

Nicole Hégiens

Au-delà du sourire

Roman

AVANT-PROPOS

Au-delà du sourire est l'œuvre de trente-deux élèves de cinquième du collège Pablo Picasso de Montesson (Yvelines). Ces trente-deux élèves ont consacré volontairement une heure par semaine en plus de leurs cours pour élaborer ce roman, sur une durée de huit mois, d'octobre 2007 à mai 2008. Ils ont accepté de prendre sur leur temps libre (le soir, le week-end, les vacances) pour construire ce projet, de la conception à l'écriture. Chacun d'entre eux a accepté et assumé la charge de travail supplémentaire que ce roman représentait, avec une formidable réactivité. Tous ont su travailler en équipe en vue d'un résultat commun et d'un objectif commun : écrire et imprimer leur propre roman, pour le plaisir d'écrire comme pour celui d'être lu.

Pour dire les choses en peu de mots, je dois dire que j'ai été assez impressionné par leur rigueur et leur enthousiasme, qui m'ont moi-même maintenu dans la motivation. Sans eux et sans leur énergie, le roman n'aurait jamais vu le jour.

C'est la raison pour laquelle je tiens à les remercier et à les féliciter tous, c'est-à-dire le groupe en tant que tel, mais aussi chacun d'entre eux, pour avoir apporté sa touche personnelle d'imagination et de fantaisie.

Alors un grand bravo à mes écrivains : **Alaric, Anne-Laure, Audrey, Babeth, Célia, Chachou, Chaha, Charlotte, Clément, Elsa, Florian, Jam-Jam, Jérémy, Jow', Laura, Léa, Letty, Lolotte, Low, Mathilde, Nicolas L., Nicolas T., Octave, Oriane, Pipine, Romain, Sébastien, Sow', Stef, Théo, Tif-Tif et Zoé**. Merci pour cette odysée romanesque passée en votre compagnie, dans une ambiance joyeuse et travailleuse.

Je remercie aussi toute la 5^{ème}4 (dont une grande partie est nommée ci-dessus) pour sa contribution et pour la liaison avec les arts plastiques.

Je remercie mes collègues Mmes Foraison et Minaux pour leur participation au projet, leur spontanéité à trouver des prolongements pertinents et enrichissants dans leurs matières respectives, arts plastiques et anglais.

Merci à l'ensemble de l'administration du collège, M. Arthus, principal du collège, Mme Goldenberg, principale adjointe, qui m'ont permis de mettre en route le roman, et merci à Mme Coffinières, gestionnaire, grâce à qui le projet a pu aboutir.

Merci à Mathurine pour nous avoir ouvert les portes du Clos Lucé.

Merci à Léonard de Vinci, pour le romanesque et les innombrables richesses dont sa vie et son œuvre regorgent.

Enfin je me tourne vers vous – oui, vous, lecteur ou lectrice – pour vous souhaiter une très agréable lecture.

Lionel Vighier

Prologue

La fête battait son plein. C'est alors qu'il arriva, un peu en retard à cause d'une affaire qui avait traîné en longueur, lui qui pourtant avait organisé la soirée. Il continua d'avancer, se dirigeant vers le buffet, copieusement rempli de hors-d'œuvre et d'innombrables mets. Pendant qu'il goûtait les vins, une femme s'approcha. Il lui tendit un verre de Champagne...

« Alors, que pensez-vous de ce Champagne ?

_ Celui-ci est, ma foi, excellent.

_ Tout bonnement divin !

_ Un autre verre ?

_ Avec plaisir. Un champagne si fin, si fruité et si pétillant, ça ne se refuse pas. »

Les deux invités ne trouvèrent plus rien à se dire, l'un et l'autre continuèrent de se rassasier, quand elle lui dit :

« Et ce tableau, comment le trouvez-vous ?

_ Sur le plan esthétique, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais du point de vue technique, c'est une merveille ! Tiens ! D'ailleurs...

_ Oui ?

_ Non, non, rien... »

Mais il avait eu une idée...

Une rencontre

Je relus encore une fois le mail que je venais de recevoir ce matin :

Mademoiselle,

Vous êtes conviée au vernissage de monsieur Rowinsky au 12 Avenue Foch à 18h30.

Pour votre premier article vous devrez interviewer l'artiste.

Nous comptons sur vous.

Cordialement,

Madame F...

Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était déjà dix-huit heures. Je me dépêchai de me mettre sur mon trente-et-un puis de glisser l'invitation dans mon sac ; je ramassai mon appareil photo et enfourchai mon scooter. Dix minutes plus tard, j'arrivai devant un imposant bâtiment en briques rouges, entouré d'un somptueux petit jardin bien entretenu. Je montai un énorme escalier en pierre, et poussai les deux battants d'une porte. Une foule de personnes se pressait déjà vers les magnifiques peintures qui ornaient les murs. J'aperçus vaguement monsieur Rowinsky, enseveli par des centaines d'individus, qui brandissaient des papiers et des stylos et l'assaillaient de questions. « Ce sera difficile de l'atteindre », pensai-je. Je fis le tour de la salle illuminée de centaines de lustres. Les tableaux représentaient des paysages paradisiaques, des natures mortes et des autoportraits. Je m'arrêtai tout particulièrement sur une œuvre ; je sortis mon appareil photo et pris un cliché. Le paysage peint était splendide : il dévoilait une cascade se jetant dans une rivière cristalline. Je me retournai ; Mr Rowinsky n'était plus encerclé que par quelques personnes. Je me dirigeais vers lui quand un homme m'interpela.

C'était un homme grand, entre vingt-sept et trente ans. Il s'approcha, une coupe de Champagne à la main, pour me la tendre. Pendant que nous parlions du copieux buffet, je surpris chez lui un fort accent italien qui m'irritait, m'agaçait... mais pour essayer de ne pas le vexer, je fis comme si de rien n'était. Il poursuivit :

« Que pensez-vous de ce cher Mr Rowinsky ?

_ Eh bien, les quelques tableaux que j'ai vus étaient très beaux.

_ Oui, mais je trouve que ses natures mortes ont trop de couleurs vives.

_ Certes, mais c'est cela qui les différencie de toutes les autres.

_ Finalement, à la saveur de ce Champagne, je me dis que notre cher Rowinsky excelle davantage dans l'art du vernissage que dans l'art lui-même... »

A chaque mot qu'il prononçait sa longue et sale barbe descendait jusqu'à sa blouse marron. De plus, ses yeux étaient brillants et quand il vous regardait, on avait l'impression que du venin allait jaillir de ses yeux.

Il n'avait pas l'air de beaucoup aimer Monsieur Rowinsky car à chacune de ses œuvres, le monsieur barbu trouvait une remarque désobligeante à faire. Chaque tableau faisait l'objet d'une critique sévère ou du moins d'un jugement rigoureusement nuancé. Au bout d'une bonne demi-heure il se décida enfin :

« Bon, eh bien j'ai été très heureux de discuter avec vous Mademoiselle.

_ Moi de même, Monsieur...

_ Videnci. Hairyque Videnci.

_ Bon bah... au revoir Monsieur Videnci. »

Il s'en alla. Une intuition me fit penser que cette rencontre n'était pas un hasard...

Les merveilles de Paris

Il n'y avait aucune place pour moi, un homme digne, Hairyque, dans ce métro infernal grouillant de personnes mal élevées, telles des poulets à la basse cour.

Je sortis enfin de cette horrible chose pour atterrir dans la rue Rivoli. Il y avait des magasins à perte de vue, tous plus chic les uns que les autres : une bijouterie par-ci, une autre par-là, des hôtels et des restaurants merveilleux. Bref... c'était luxueux. En traversant ce long passage piéton, de minables gens me bousculèrent. J'en fis de même.

J'arrivai face à la fameuse pyramide du Louvre, cette grande verrière, entourée de fontaines, dont les jets émerveillaient tous les visiteurs, qui ne semblaient intéressés que par la beauté de ces monuments.

Derrière cette serre où les légumes sont censés être les visiteurs, dominait l'enceinte du château, le musée. Il était orné de sculptures, il était majestueux, il – oui, en effet, comme vous l'avez deviné, je me sentais mieux dans cet endroit que dans le métro.

J'avançai pas à pas vers l'entrée entre tous ces étrangers, ces imbéciles qui poussaient des « Hii », des « Hoo » d'étonnement juste pour un monument ridicule ; même s'il comporte d'intéressantes et de prestigieuses œuvres, c'était exagéré !

Je pénétrai dans le musée du Louvre. Enfin arrivé dans cette enceinte, je redécouvris son intérieur. Il fallait que je fonce droit au but : direction la salle des Etats, à l'endroit où se trouvait *La Joconde* !

Je passai à travers ces légumes en les bousculant, pour me frayer un passage. J'admirai à peine les œuvres, les tableaux, les sculptures. Je montai les escaliers. Je rentrai dans cette salle impressionnante remplie de tableaux de toutes tailles.

J'avais passé toute la nuit à réfléchir à mon plan.

Tout devait se passer comme prévu.

Vol de nuit

17h05

La fermeture du Louvre était à 18h. J'entrai dans le musée comme un simple touriste. Durant la première heure, je repérai les caméras, qui étaient nombreuses, surtout dans la salle qui m'intéressait. La présence des gardiens rendait la tâche plus difficile.

17h55

Pendant que les visiteurs quittaient les lieux, je me dirigeai vers la salle des contrôles que m'avais indiquée un « ami » ...

18h10

Une fois arrivé devant la porte, je l'entrouvris, puis jetai un œil à l'intérieur : l'unique gardien était en train de boire un café, sans vraiment s'intéresser à son travail : la tâche allait donc être simple. Il ne me suffisait que d'un peu de réflexion pour trouver un moyen facile et efficace de le mettre hors d'état de nuire pendant une petite demi-heure, le temps que je lui trouve un recoin sombre pour le cacher.

Et savez vous qu'elle est cette fameuse cachette ? Non ? Dans un cabinet de toilettes bien à l'écart. Ils le retrouveraient sûrement au petit matin.

Maintenant, place au génie...

19h00

Après avoir désactivé les caméras et les alarmes, je me rendis vers la salle des Etats, où se trouvait *Mona Lisa*, *La Joconde*, autrement dit... mon but !

Comment mis-je en déroute l'ensemble de la sécurité d'un des musées les plus protégés au monde ? vous demandez-vous...

Mais je tairai cette information.

19h30

J'entrai par le toit en verre. Avec l'aide de mes ventouses je me déplaçai sur le plafond jusqu'au moment où je parvins au dessus de la première caméra. Je me mis à dérouler le ruban adhésif noir pour le mettre sur cette caméra ; je fis de même pour les trois autres. J'avais donc plus beaucoup de temps avant l'arrivée des gardes pour dérober *La Joconde*. Je l'observai, fasciné par cette prouesse technique, celle du *sfumato*. Aucun trait de pinceau n'était visible. Tout était subtilement relié : en arrière-plan, un chemin qui serpentait, un cours d'eau, un lac bordé d'arbres, le tout surplombé d'un relief imposant et, évidemment, au premier plan, la fameuse Mona Lisa. Elle était plutôt jeune et portait un voile. Mais elle m'intriguait. J'avais l'impression qu'elle me suivait des yeux. Son regard semblait pensif. Sans doute cherchait-elle indéfiniment une solution pour rejoindre la fête du tableau d'en face. Celui-ci, *Les Noces de Cana*, laissait voir une cérémonie où je pouvais distinguer trois banquets et plusieurs musiciens. Ces deux tableaux étaient encerclés d'une multitude d'autres qui représentaient des scènes bibliques et des personnages, devenus plus ou moins effrayants dans la nuit du Louvre.

Je m'avançai vers la bulle protectrice de *La Joconde*, que j'entrepris de dévisser avec mon tournevis. Elle faillit se briser en mille morceaux lorsque je la posai au sol. Je voulais la remplacer par un poster qui ferait illusion le temps que je parte loin... aux Bahamas, tiens, oui, pourquoi pas ! Eh oui, vous voyez, je vais « malheureusement » prendre ma retraite en tant que criminel ! Comme quoi, la rigueur vient toujours à bout de l'obstacle...

Mais fini de parler futur. Je vais maintenant passer à l'acte.

Je la regardai, émerveillé. *La Joconde* se tenait là, sous sa cloche de verre, me fixant de ses yeux mystérieux. Elle était là, droite, fière... vivante ! Ses longs cheveux bruns frisés tombaient sur ses épaules sous un voile de gaz. Son léger sourire semblait m'être adressé, et me faisait chaud au cœur. Soudain, j'eus un sentiment de crainte... ce sourire me parut presque démoniaque et ses yeux inquiétants ! Mon ventre se noua et une boule se forma dans ma gorge. Un frisson me parcourut l'échine. Je fis un pas en arrière. Ses yeux étincelaient dans la pénombre de la salle. Les miens se plongèrent dans ceux de la jeune femme, un grand éclair de lumière blanche m'aveugla, je fermai les yeux et sombrai dans l'inconscience.

.. h .. ?

Le scoop du siècle

Je rentrai d'une longue et dure journée de labeur. Morte de fatigue, j'enlevai mes chaussures et m'affalai sur le canapé. Je ne désirais qu'une chose : dormir. Je commençai à m'assoupir... quand soudain le téléphone sonna. Je courus dans le salon pour y répondre, puis je décrochai.

C'était le rédacteur en chef et mon chef, par la même occasion :

« Bonsoir, Jeanne.

_ Bonsoir Monsieur.

_ Si je vous appelle c'est pour vous prévenir que...

_ Que quoi ? l'interrompis-je.

_ Attendez ! Laissez-moi finir... Vous vous chargerez de l'affaire du Louvre.

_ Laquelle ?

_ Mais enfin ! Suivez un peu les informations ! me dit-il, s'énervant quelque peu.

_ Ecoutez, c'est bientôt le vingt heures, je me tiens au courant et je vous rappelle, lui expliquai-je.

_ Non. Vous vous tenez au courant et demain soir, dernier délai, l'article est sur mon bureau.

_ Demain soir ! Mais comment vais-je faire pour... »

Il avait raccroché.

J'allumai la télévision, ne sachant pas à quoi m'attendre. Le J.T. venait de commencer. Le présentateur annonça les titres du journal : « Mesdames, messieurs, bonsoir, les principaux titres de ce journal : une spectaculaire effraction au Louvre dans la nuit d'hier à aujourd'hui, l'enquête est en cours ; attentat à la voiture piégée en Irak, deux morts et plusieurs dizaines de blessés ; Carla Bruni renversée par un transporteur de drogue, ses jours sont hors de danger ;

et enfin les élections municipales, nous évoquerons particulièrement l'importante abstention de ce tour. »

Je restai bouche-bée, ne croyant pas ce que je venais d'entendre.

J'attendis la suite du JT, pour obtenir davantage de précisions : « Une spectaculaire et intrigante effraction a eu lieu hier, dans la nuit, dans le célèbre musée, le Louvre. Cette effraction n'a fait aucun blessé ; seul un agent de la sécurité a été assommé et ligoté, sans dommage corporel. Les enquêteurs cherchent encore à savoir comment une telle effraction a pu avoir lieu et surtout quel a été le motif de cette effraction puisque aucune pièce du musée n'a été volée. Alors le cambrioleur, qui a agi seul, a-t-il été contraint de partir sans butin par l'arrivée des forces de l'ordre ou bien n'a-t-il été motivé que par le goût du défi ? La police n'a pas encore de réponse et a installé des barrages à toutes les entrées du musée pour poursuivre son enquête. Le célèbre musée fermera ses portes jusqu'à la fin de celle-ci. Richard Kasak et Antoine Dricquert. L'atten... ».

J'éteignis la télévision. Je pensais au scoop formidable que je pourrais faire avec cette information. Je décidai que le lendemain à la première heure, je partirais pour le Louvre.

Sorcellerie !

Le réveil de mon téléphone portable retentit, tentant de m'extirper de mon lourd sommeil. En vain...

Quand je repris conscience, j'essayai de me relever mais je m'aperçus bien vite que mon coccyx me faisait souffrir. Autour de moi s'étirait un paysage triste et désertique. Deux chemins escarpés s'ouvraient dans deux directions opposées. Je ne savais lequel je devrais prendre pour rentrer ; j'étais perdu. Il n'y avait personne en vue et pourtant il me fallait quelqu'un au plus vite. Et comme j'étais souffrant et que la douleur me pesait, je me rendormis comme une masse...

Je battis des paupières et vis une forme penchée au-dessus de moi. En sursautant, je me réveillai, avec l'impression d'avoir la tête dans une enclume. Un homme, qui devait avoir dans la quarantaine, était en train de m'appliquer un onguent sur le corps :

« Ne me touchez pas ! hurlai-je.

_ Enfin réveillé ! Comment allez-vous ?

_ Eloignez-vous de moi ! criai-je de plus belle.

_ Je ne vous ferai aucun mal, au contraire : je vous guéris » me rassura-t-il.

L'homme roulait les « r » et avait un fort accent. Il me dit une foule d'autres choses à moitié incompréhensibles. Je supposai qu'il venait d'une autre région. Je le questionnai ainsi :

« Qui êtes vous ? Où suis-je ?

_ Je suis un des guérisseurs du village. Je faisais ma cueillette matinale lorsque je vous ai aperçu, étendu dans l'herbe. »

Une fois sa cueillette terminée, il m'aida à marcher jusqu'au village. Son cas m'interpellait : « guérisseur », « cueillette »... Ne pouvait-il pas être *médecin* et me parler de *pharmacie* plutôt que de « cueillette » ? Jetant une œillade à cet homme, je m'aperçus qu'il me regardait suspicieusement. Quand nous fûmes arrivés au village je m'aperçus qu'il n'était pas le seul à me toiser. Les autres, vêtus de loques crasseuses, me dévisageaient de haut en bas, en observant scrupuleusement mes vêtements, comme s'ils avaient eu des leçons à me donner en matière de fringues ! Nous accélérâmes le pas et il m'emmena dans une pièce avec un lit, puis il s'en alla en disant : « Vous avez besoin de repos, je reviendrai dans deux heures avec un remède. » Et il referma la porte. Mais je n'arrivais pas dormir ; quelque chose me troublait : pourquoi attirais-je tant l'attention de tout le monde ? Je voulais en avoir le cœur net. J'écartai donc les rideaux et regardai : le village s'agitait et les gens pressaient le pas. Soudain, je vis l'homme qui m'avait sauvé arriver, accompagné d'une troupe de gardes. « Le traître », pensai-je. Le cortège se dirigeait vers la maison à pas rapides. Je dévalai les escaliers mais trop tard ! Des gardes, du genre de ceux qui existaient il y a bien longtemps, armés d'épées, avaient déjà pénétré, et les premiers commençaient même à monter l'escalier. Je me cachai dans une autre chambre. Une peur me saisit, celle d'être pris. Mais une angoisse aussi s'empara de moi : où étais-je ? Pourquoi les forces de l'ordre étaient-elles des gardes ? J'entendis des pas se rapprocher de ma cachette, je me dissimulai derrière la porte et je saisis une chaise, prêt à frapper. Quelqu'un tourna la poignée, mon cœur battait à tout rompre.

Un premier garde entra ; je fracassai ma chaise sur son casque : il tomba. Un deuxième soldat entra, je lui sautai dessus, pris son braquemart et le maintins en joug : cela freina la ruée des autres gardes. « Au nom du Roi je vous arrête pour actes de sorcellerie ! » proféra l'un d'entre eux.

Hein ? Quoi ? Moi ? Sorcellerie ? Mais de quoi parlait-il ? Et pourquoi « au nom du Roi » ?

« Ce clavecin à chiffres lumineux en est la preuve », pesta-t-il, en me montrant un objet.

C'était mon téléphone portable...

Décidément, à moins qu'il se fût agi d'une mauvaise comédie, tout convergeait vers cette hypothèse : je m'étais réveillé dans une époque passée. Laquelle ? Comment ? Tout restait à découvrir.

Je poussai violemment le garde que je tenais contre les autres et je sautai par la fenêtre. Je priai le ciel pour que la maison ne fût pas trois étages ou plus. Mais non, j'atterris sur mes pieds et me remis à courir tant bien que mal. Je contournai de justesse une grande mare de boue. Les gardes, plus raisonnables, passèrent par la porte, ce qui me permit de garder mon avance. J'entendis un soldat crier et je jetai un regard derrière mon épaule. La scène était comique : plusieurs soldats étaient étalés dans la flaque de boue que je venais de contourner ; c'était pitoyable ! Riant de cette scène je ne m'étais pas aperçu qu'un paysan traversait la rue, équipé d'une brouette de fumier encore bien frais. Un instant plus tard, m'étant pris les pieds dedans je parvins au même stade de puanteur extrême que celui de mes poursuivants.

Je me remis à courir. J'avais véritablement l'impression d'être dans un western, pareil au bandit qui vient de braquer une diligence et qui se retrouve à devoir cavalier, le shérif à ses trousses.

Le chef des gardes, ou celui que je supposais être leur chef, étant rentré en collision avec le propriétaire de la charrette, lui lança une série d'injures. Pour riposter le paysan l'envoya balader dans le tas de fumier. Le garde se releva, menaça le paysan, et, voyant que j'en profitais pour fuir, se remit hâtivement à ma poursuite. Ralenti par ce spectacle comique et ridicule, je détournai ma tête pour me concentrer sur ma course. Malgré mon avance j'entendais leurs pas colériques et précipités marteler le pavé.

Je descendis les rues du village à la recherche d'un abri. Arrivé sur une place, j'aperçus l'enseigne d'une auberge. Sur le seuil de la porte, une odeur de cochon farci me fit saliver ; j'entrai. L'aubergiste passait de table en table dans une salle qu'éclairaient seulement les flammes vacillantes des bougies. Les voyageurs qui mangeaient me regardaient étrangement. L'aubergiste m'attira vite hors de vue de ses clients. J'avais faim, mais pas moyen de manger gratuitement !

Un brouhaha se fit entendre sur la place. Je regardai à travers le bois usé. Un attroupement s'était formé autour de gens d'églises. Je pus entendre un prêtre qui fulminait : « Nous recherchons l'homme qui porte la marque du démon ! Une récompense sera versée à celui qui nous aidera à le châtier ». Je courus vers une porte qui donnait sur l'arrière de l'auberge. Des chevaux s'y trouvaient. Les battements de mon cœur s'intensifiaient minute par minute. Je vis une horde d'hommes s'avancer. Pris de panique, je détachai la bride d'un cheval que je tirai derrière moi vers la porte. Les pas se rapprochaient. Je sautai à cheval et me frayai un passage à travers l'assemblée prise au dépourvu. Jetant un bref regard derrière moi, j'aperçus les gens d'Eglise qui montaient à cheval, criant d'arrêter l'hérétique. Je sortis en trombe du village.

Pause : pendant cette seconde où le galop du cheval m'emportait, je ressemblais probablement à un preux et fougueux cavalier, la chevelure au vent, défiant les lois de la vitesse et fuyant l'assaut d'un ennemi dangereux. Quiconque m'aurait vu à ce moment-là aurait été transporté par une vague d'admiration et par un vague sentiment de romanesque, enflé et nourri par la lecture des romans de cape et d'épée. Oui ! Tel j'étais, moi, Hairyque, héros, héroïque, figure de proue d'un –

Lecture : les orties n'amortirent guère ma chute mais l'endolorirent davantage. Je me redressai et n'eus pas le temps de voir arriver un violent coup de bouclier en plein dans la tronche.

De l'enquête à la peur

Le lendemain, je me réveillai tout excitée à l'idée de me rendre au musée, mais il y avait un problème : je n'arriverais pas à passer le barrage de police. Je décidai donc d'appeler mon ami Victor. Celui-ci m'annonça qu'il avait trouvé des empreintes digitales. Le seul problème était qu'il n'y avait pas de nom à mettre sur ces empreintes. Je fus surprise que l'on ne trouvât pas de nom grâce à ces indices.

Quelques temps plus tard j'empruntai le métro pour arriver au carrousel du Louvre. Parvenue au Louvre, j'arrivai à peine à me faufiler dans l'immense et monstrueuse foule des caméramen, des photographes, bref de mes collègues, émules et concurrents... tous étaient présents pour cette disparition soudaine. Une fois arrivée dans le hall d'entrée je me sentis seule, effrayée. Ce silence était assourdissant !

Mon ami m'attendait devant l'entrée principale et m'accueillit avec cette bonne nouvelle : « Viens, j'ai demandé au commissaire l'autorisation de te laisser passer ». Après que nous eûmes pénétré dans la salle de *La Joconde* un tas de questions me vinrent à l'esprit. Je demandai à Victor de pouvoir visionner les cassettes. Toutes les caméras avaient été désactivées sauf une, qui était indépendante du poste de contrôle. Je visionnai attentivement la cassette.

« Il y a quelque chose qui m'intrigue mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus ! C'est quand même étrange ! » conclus-je. Victor acquiesça.

Je regardai la cassette de surveillance de plus près : il y avait un homme, ça c'est sur, mais pourquoi s'attardait-il sur *La Joconde* et comment faisait-il ensuite pour... disparaître ?

Je n'y comprenais rien et de plus j'étais morte de fatigue, quand tout à coup :

« Jeanne !

_ Qui est-ce ? demandai-je, intriguée par cet appel émis de nulle part.

_ Jeanne où es tu ? relança la voix

_ Que me voulez vous ? »

Comment et qui pouvait être entré ? Que me voulait-il ? J'avais intérêt à me cacher, et très vite ! J'étais complètement tétanisée, je voulais crier mais aucun son ne sortait de ma bouche. Cet homme connaissait mon nom : j'étais fichue ! Sa voix me heurta de nouveau et je sentis une main sur mon épaule.

« Oh, mon Dieu ne me faites pas de mal, je vous en supplie ! criai-je.

_ Mais nom d'un chien, Jeanne, ce n'est que moi ! »

C'était mon chef. J'étais confuse ; la fatigue m'avait joué de sales tours !

Il me proposa de rentrer chez moi mais il fallait que je résolve ce problème. Puis il m'expliqua qu'il était venu voir comment l'enquête se déroulait mais finalement, comme moi il repartit bredouille. D'ailleurs toute mon équipe rentra chez elle, mais moi, je refusais de lâcher le morceau !

Je visionnai, revisionnai et revisionnai encore cette cassette. Plus je la regardais et plus je me sentais concernée par cette affaire. Je m'approchais de l'écran pour revoir encore et encore ce passage qui m'intriguait fortement ; je me sentais comme hypnotisée par l'écran.

Le matin, je me rendis au musée. Je repartis voir le tableau de *La Joconde* de plus près. Quand je fus arrivée, j'observai le célèbre tableau de Léonard de Vinci mais un infime détail me frappa : il y avait une tache sur ce tableau. Elle était en arrière-plan, sur le chemin bordé par une multitude d'arbres. Était-ce une tache quelconque ? Une tache de café ? Une tache de peinture ? Je me demandais ce que cela pouvait bien être ! Le lendemain je me rendis à la bibliothèque du centre Georges Pompidou : dans toutes les reproductions et dans tous les agrandissements du célèbre tableau, il n'y avait aucune tache au niveau des chemins qui serpentaient sur la gauche du tableau.

Le mercredi je courus au musée, dans la galerie des œuvres de Léonard de Vinci. J'observai avec une loupe l'endroit où la tache se trouvait. Alors une hypothèse me vint : peut-être que cette tache était due à l'ancienneté de l'œuvre. Mais il me sembla discerner une silhouette humaine... Je crus que je devenais folle ! J'avais grand besoin de sommeil : avoir découvert une tache aux contours humains sur *La Joconde* ! C'était insensé. Et si cette trace avait eu le même effet que les taches d'encre utilisées dans les tests de psychologie ? La silhouette humaine pouvait n'être qu'une interprétation de mon esprit...

Toute la semaine, je me concentrai sur cette anomalie. Je parcourus plusieurs bibliothèques, plusieurs sites internet ; mes vacances arrivaient à grand pas et je voulais résoudre le mystère de *La Joconde*. Un malaise persistait, et l'angoisse grandissante me nouait l'estomac.

Le dernier jour avant le départ, je me rendis au musée dans la salle des Etats. Il était midi. Devant le tableau je ressentais des frissons et j'avais la migraine, je pressentais que quelque chose allait se passer, juste avant les vacances. J'observai une nouvelle fois le tableau, mais cette fois-ci avec un microscope, utilisé par les restaurateurs d'œuvres d'art. C'est alors que je vis avec stupeur la tache qui avançait, avançait... Et tout d'un coup, je me sentis aimantée, comme si le tableau se rapprochait sensiblement. Je criai à l'aide, mais j'avais l'impression que personne ne m'entendait. Je disparaissais dans une spirale infernale qui ne cessait de m'entraîner.

Où m'emmenait-elle ?

Les yeux de la Joconde devinrent clairs, son regard était perçant : elle me fixait méchamment et ce n'était pas, cela ne semblait pas une illusion ! Soudain la silhouette humaine, qui jusque-là bougeait sur la toile comme pour se déplacer sur les chemins, sembla se retourner vers moi. Une étrange sensation s'empara de moi, la toile m'attirait, m'aspirait : je poussais des cris mais rien ni personne ne pouvait venir à mon secours !

J'étais comme prise en otage.

Prison brique

A la vue de cette prison je sentis des gouttes de sueur perler sur mon visage. Face à cette imposante et lugubre bâtisse, aux murs sombres, moisissus, verdâtres, la peur monta en moi. Bref je passe d'autres détails, je pense que vous voyez dans quel cauchemar j'étais entraîné. Je me rapprochai de plus en plus de l'enceinte de la prison, haletant de douleur – car absorbé par le tableau des lieux j'ai oublié de vous dire que mes deux gardes tenaient (ou plutôt serraient) fermement mes poignets ! Ces hommes étaient d'une taille impressionnante, et leur tenue dessinait leur carrure qui semblait coulée dans du béton. Ils avaient un air on ne peut moins accueillant, histoire de se faire passer pour des durs à cuire.

J'ai beau m'arrêter un certain moment sur la description des gardes, il n'empêche qu'eux, en revanche, ne traînèrent pas pour me faire rentrer vite fait dans la prison ! Voilà un lieu qui fichait vraiment la trouille, habité d'araignées et de vers qui grouillaient sur le sol, seulement tapissé de paille comme dans les écuries. A vrai dire je pense qu'ils mettaient de la paille pour que l'urine ne sentît pas trop car dans les cachots, on ne pensait pas à l'hygiène ! Toujours empoigné par mes gardes, je passai dans les couloirs en direction de ma cellule. Au passage, je pus constater l'étendue des dégâts. Les prisonniers n'étaient pas beaux à voir : ils criaient famine, étaient sales et visiblement contaminés par de nombreuses maladies. Je fus dans tous mes états quand... quand une odeur de vomi m'efflora les narines. Impossible de ne pas dégoûter à mon tour. Et pour l'ambiance, c'est vraiment le comble ! Les prisonniers parlaient et criaient dans tous les sens ; leurs bras pendouillaient à travers les barreaux pour essayer d'attraper tout ce qui passait : nourriture, clés, souris, jambes...

Après avoir été bombardés de regards implorants pour les uns, haineux pour les autres, nous poursuivîmes jusqu'au moment où nous parvînmes à mon minuscule cachot. Ils me

soulevèrent comme une saucisse et me balancèrent à l'intérieur comme un sac de pommes de terre.

Mon cachot était humide, sombre et « plutôt » sale. Il était très petit. Quelques rats gambadaient, faisaient le tour de la pièce. Une petite fenêtre située sur le mur donnait sur la place principale. Un faible rayon de lumière y passait. Une médiocre paillasse était posée au pied du mur, face à la porte. Je me mis à l'écart dans mon coin. L'autre détenu m'observait comme si j'avais débarqué d'une autre planète. De temps en temps les gardiens passaient et jetaient un œil patibulaire dans ma cellule. Les voir me donnait froid dans le dos !

Très vite je rencontrai un de mes geôliers, qui était petit, un peu maigrichon, assez différent des autres.

Je passais mes journées à le regarder ; le reste du temps, je l'occupais à dormir et à angoisser.

Il était amusant d'observer ce gardien car il n'était pas très adroit. En outre, chose assez remarquable dans ce genre d'endroit : il avait l'air sympathique.

Au fil des jours, je finis par apprendre son prénom : Hervé.

Tous les jours, Hervé me parlait de lui et m'apportait mon repas, tenant toujours dans sa main, par précaution, une sorte de martinet armé de clous... Au bout de quelques temps, je me rendis compte que de drôles de formes étaient entaillées dans mon pain, dont des carrés et une croix. Je cherchais infatigablement une réponse à cette énigme (ce qui m'occupait) jusqu'au jour où une idée me vint à l'esprit : pourquoi ne s'agirait-il pas un code ?

Un autre événement confirma mes soupçons. Un matin, tandis que je dormais encore, j'entendis par la fenêtre une voix qui cria : « Le mur ! ». Mais elle s'était aussitôt éteinte. Impossible de voir qui avait prononcé ces mots. C'est alors que je compris. Le mur comportait seize briques, de même que mon pain dénombrait seize carrés... Le seizième carré était marqué d'une croix. Ainsi, après avoir soigneusement vérifié que mon compagnon de cellule

dormît, je comptai le nombre de briques sur le mur, et je poussai la brique qui correspondait à la petite croix sur le pain et, à ma grande surprise, deux ou trois autres briques tombèrent en même temps : j'étais enfin libre !

A ma sortie, je ne réussis pas à ouvrir mes yeux tant la lumière du soleil m'avait manqué. Mais quel bonheur ! Après m'être habitué à nouveau à cette clarté aveuglante, je partis à la recherche d'Hervé qui m'avait appris qu'il restait toujours à l'entrée du château. En arrivant sur la place principale, je tournai à gauche pour emprunter le petit sentier qui menait au pont-levis, là où se trouvait l'entrée. Je m'approchai alors en courant quand soudain ce ne furent pas les joues bien dodues d'Hervé que j'aperçus mais de longues pommettes fermes. Je tentai ainsi de m'échapper en courant mais l'homme me rattrapa vite. Je n'essayai pas de me débattre vu que je savais désormais comment sortir de là.

Et puis soyons lucide : essayer de s'enfuir des bras d'un gros tas de muscles, cela m'était impossible.

En quelques minutes, et après m'avoir généreusement roué de coups, le gardien me ramena dans l'endroit sombre et sinistre d'où je venais, mais cette fois-ci, au lieu de s'arrêter à la première porte, il me déposa au bout du couloir.

Dès son départ, je tâtonnai le mur et poussai la troisième pierre du bas en partant de la gauche mais rien à faire, la pierre était bloquée.

Je perdis alors tout espoir de m'échapper. La seule chance que j'avais eue était perdue et visiblement j'allais demeurer ici encore quelques temps.

Etrange...

Je me retournai et regardai autour de moi. Je venais de me réveiller dans un endroit sombre, visiblement entre deux maisons.

Je fis quelques mètres et il me semblait reconnaître l'endroit. J'y étais déjà venue.

Après encore quelques mètres, je compris : je me trouvais à Florence. Du haut d'un tertre cette magnifique ville d'Italie s'étendait devant moi. Mais la ville que j'avais connue était, dans mes souvenirs, beaucoup plus moderne. Celle que je voyais alors était bien trop ancienne pour être la même. Les bâtiments qui s'y trouvaient dataient peut-être du Moyen Âge ! Je passai non loin d'une basse-cour qui comptait des vaches, des poules, des coqs et plein d'autres animaux. Plus je m'approchais et plus l'odeur du foin me montait au nez. J'éternuai donc, ce qui attira l'attention d'un cheval qui, après s'être cabré, m'aspergea de déjections (je passe les détails). Quand je parvins à la basilique de San Lorenzo, je vis avec stupeur que l'intérieur de celle-ci était en travaux, tandis que l'extérieur paraissait très neuf. Une idée me vint à l'esprit : celle d'être dans une époque reculée... Moyen Âge, Renaissance... « Non, me dis-je, c'est impossible, personne ne peut remonter le temps, et pourtant ce n'est pas un conte de fée... » Non, c'était bien réel, et tous les événements conduisaient à cette conclusion mon esprit, qui était sens dessus dessous.

J'étais là. Je marchais, hagarde, sans but précis, observant la foule qui elle me scrutait avec intrigue. Ayant repris mes esprits, je ne comprenais absolument pas pourquoi ces gens étranges me détaillaient avec insistance, tout comme les canetons regardent le vilain petit canard. Je n'avais pourtant rien de si repoussant ! J'étais présentable et même plutôt séduisante : tailleur, talons aiguilles... J'avais tout simplement la classe, contrairement à eux !

Le regard des passants était sombre et leur visage triste. La plupart portaient des haillons et certains d'entre eux avaient des vêtements comme on les voit dans les contes de fée. Je trouvais tout ceci bizarre voire très bizarre : les dames qui passaient me lançaient des regards étonnés, presque répugnés. Puis de très loin, j'aperçus un jeune couple ; ils avaient vraiment l'air de sortir de mon livre d'Histoire, celui que j'avais eu au collège.

Même de là où j'étais je pus déduire en les observant qu'ils n'étaient rien d'autre que des paysans : la jeune femme portait une longue jupe couleur pourpre recouverte d'un tablier crasseux, un vieux chemisier verdâtre et une coiffe blanche cassée qui la faisait paraître plus frêle qu'elle ne l'était déjà (pas de chance !). Quant à l'homme, il portait des sortes de chaussettes, je dirais presque des guêtres ; il avait avec ceci une cape et un long manteau gris qui cachait son pantalon bouffant (un peu comme dans *La petite maison de la prairie...* mais bon, là je m'éloigne de mon sujet). En avançant je réfléchis : que pouvais-je leur demander, sachant que, apparemment, tout le monde ici me trouvait vulgaire et sans importance ! Comment le savais-je ? Ce sont des choses qui n'ont pas besoin d'être dites, dans mon époque ou dans une autre, ce sont des choses qui se lisent dans le regard ! Je commençais à me dire que je devenais folle, tout en allant vers ce couple... après tout il n'y avait que moi pour croire que j'avais atterri dans le passé (non mais vraiment) !

Ils se dirigèrent vers une maisonnette qui se situait sur leur gauche puis, une fois parvenus à leur but, ils entrèrent. Comme je voulais en savoir plus, je les suivis. Je passai le seuil de la bicoque dans laquelle je vis plusieurs personnes. Il y avait des tables, des chaises et des sortes de serveurs : c'était un bar. Pour moi, les clients étaient tous vêtus comme pour un bal costumé. Ils me regardaient bizarrement, probablement à cause de ma tenue vestimentaire.

Le jeune couple que j'avais aperçu était déjà tout au fond de la salle. Ils pénétrèrent dans une autre pièce. Je continuai à les poursuivre mais on m'attrapa par le bras ; je me débattis puis on m'assomma. Quelques heures plus tard, je me réveillai sur un chemin. Grâce

au soleil, qui allait bientôt se coucher, je compris qu'il se faisait tard. J'étais affamée. La fraîcheur du soir commençait à se sentir. Il fallait absolument que je trouve un abri.

Je continuai à marcher en cherchant à élucider le mystère qui entourait le moyen par lequel j'avais atterri ici. Il allait falloir trouver une solution pour sortir de ce mauvais rêve !

Mais pour l'instant... des habits, oui, c'est ça, il me fallait absolument des habits : j'étais beaucoup trop repérable, enveloppée dans ces vêtements du vingt-et-unième siècle ! Pour ces gens, je devais faire l'effet d'une extraterrestre – ou tout du moins d'une extravagante.

Je balayai la rue du regard. Je m'arrêtai sur une petite échoppe à la vitrine de laquelle étaient exposés des vêtements.

Elle m'inspira confiance, et je poussai la porte de la petite boutique.

Elle était déserte. Il y avait juste un homme derrière un présentoir.

« Bonjour ! » lui lançai-je, bien que je susse pertinemment que les habitants d'ici ne parlaient pas le moins du monde français. Il me regarda d'un air interloqué.

« Française ? »

_ Oui, française. Vous aussi vous parlez français ?

_ Tout à fait. C'est pour quoi jeune voyageuse ? » répondit-il avec un fort accent qui me fit sourire.

_ Eh bien ce serait pour des habits. En entrant chez vous, j'ai cru que vous pourriez...

_ Ne parlez plus ! Vous avez frappé à la bonne porte ! De la dentelle jusqu'à la laine, Ricordo pour vous servir ! » s'exclama-t-il en s'inclinant.

_ Merci beaucoup. J'aimerais quelque chose de discret, et qui n'attire pas l'attention.

_ Tout à fait, tout à fait, je vois de quoi vous parlez gente demoiselle, j'ai là tout ce qu'il vous faut ! »

Et il partit derrière une petite porte au fond de la pièce.

Il ressortit les bras chargés de robes moulantes, ornées d'un grand décolleté, de tuniques couvertes de grelots, de capes, de soieries, de chapeaux extravagants, de très longues chaussures (trois fois la taille de mon pied !), et j'en passe ! C'était un torrent de nuances, de matières, de tissus et de bonne humeur ! Mon vendeur me proposa une longue robe de mille couleurs qui me tombait jusqu'aux pieds, ainsi qu'une coiffe brune ornée de perles, de rubans et de fleurs bigarrées. Je dus à nouveau lui préciser que je voulais quelque chose de très discret ! C'est alors qu'il me proposa une autre robe, plus légère et moins moulante, d'une couleur très sombre, légèrement déchirée vers le bas.

« Celle-là je la prends ! lançai-je.

_ Ah, très bon choix gente dame. De plus j'ai les bijoux qui vont avec, me dit-il en me montrant d'énormes chaînes en or.

_ Merci mais ça ira. Ça fera combien ?

_ Attendez, attendez, prenez au moins une petite bague, des bottes en daim !

_ Non, merci, je regrette, mais je n'en n'ai pas les moyens, Ricordo...

_ Alors prenez au moins cette magnifique cape... s'il vous plaît, pour nourrir mes enfants ! C'est très discret !

_ Bon d'accord, mais c'est tout !

_ Oui, oui, très bien. Merci encore jeune demoiselle ! Ça fera dix liras s'il vous plaît. »

Aïe, cela devenait compliqué... Tant pis, je tenterais le tout pour le tout : je sortis mes euros du vingt-et-unième siècle !

« Mmmm... vous avez un nouveau roi, s'étonna Ricordo en inspectant les pièces.

_ Oui, voilà, c'est ça, c'est notre nouveau roi, affirmai-je, mal à l'aise.

_ Fort bien ».

Et après avoir soigneusement mordu les pièces, il les rangea dans une petite bourse accrochée à sa ceinture. « Vous pouvez vous changer là, mademoiselle », me dit-il en m'indiquant un coin de la boutique séparé du reste par un drap suspendu au plafond.

Je me changeai dans cette cabine rudimentaire. Je ressortis quelques minutes plus tard, vêtue de cette magnifique robe sombre, et sur mes épaules la longue cape en daim.

« Au revoir Ricordo, et à bientôt !

_ Au revoir, belle jeune fille ! »

Je sortis de la boutique contente de moi : je me fondais enfin parmi les habitants ! J'avais volontairement laissé mes vêtements dans la cabine pour ne pas m'en encombrer, et je me dirigeai vers une petite auberge à l'angle de la rue. J'entendis Ricordo me courir après, et hurler : « Gente demoiselle, attendez ! Gente demoiselle ! » (c'était sûrement pour me rendre mes habits). J'accélérai donc un peu plus le pas.

Mais voilà, tout le monde me regardait, et je fus bien obligée de m'arrêter (vive là discrétion !). Ricordo me rattrapa à bout de souffle : « Mademoiselle, vous semblez ne pas très bien connaître les environs, et je me porte volontaire en temps que guide et traducteur.

_ Merci infiniment Ricordo, et ce serait avec plaisir ! m'exclamai-je avec soulagement car heureusement il ne m'avait pas rejointe pour mes vêtements !

_ Bien sûr, Ricordo ne travaille jamais gratuitement ! Et pour une petite somme, Ricordo vous prête serment d'allégeance. S'il vous plaît, pour mes enfants ! me supplia-t-il.

_ Ricordo, écoutez, je ne suis pas Crésus ! Ma carte bleue ne sert à rien, je n'ai presque plus d'argent sur moi, et je suis peut-être coincée ici jusqu'à la fin de ma vie ! Euh... oubliez ce que je viens de vous dire Ricordo, je ne me sens pas très bien...

_ Oui, je comprends. Mais alors, c'est oui ?

_ Euh... oui, bien sûr, Ricordo. »

Mais qu'est-ce que je venais de dire ?! « Oh ! Merci, merci, merci ! dit-il en me gratifiant d'un baisemain. Je connais un endroit où vous pourrez dormir !

_ Très bien, je vous suis. »

Et nous nous dirigeâmes vers une petite ruelle. Des odeurs d'excréments planaient. Je ne pus réprimer mon dégoût : « Ce que ça sent mauvais !

_ Ah, mademoiselle n'est pas habituée à l'odeur environnante : ça vous donne une santé de fer ! dit-il en riant.

_ Je n'en doute pas... et qui vous a raconté ça ? demandai-je, incrédule.

_ Oh, mais mademoiselle, c'est bien connu !

_ Oui... et si nous accélérions le pas ?

_ Comme vous voudrez, mademoiselle ! » Et il prit une grande inspiration.

Nous continuâmes notre chemin, parmi ces ruelles toutes aussi sales les unes que les autres. Nous finîmes par arriver sur une place encombrée de nombreuses personnes et par des charrettes. Ricordo s'avança vers une maison sublime, plus belle que toutes les autres : elle séduisait l'œil par la couleur de ses tuiles ainsi que par sa façade aux sculptures minutieuses et aux couleurs chatoyantes. Il frappa.

Une idée... mortelle !

« Alors ?

_ Il est bien mort.

_ Et qu'est-ce qu'on fait ?

_ Comme d'habitude... on l'emmène demain... »

Cette petite discussion acheva de me réveiller complètement. J'ouvris les yeux et aperçus deux hommes qui s'éloignaient à pas lents de ma cellule. L'un, grand et droit comme un I, portait une mallette pleine d'instruments qui m'étaient totalement inconnus. L'autre, petit et grassouillet, boitait légèrement : c'était mon gardien de prison qui, pour une fois, avait l'air propre. Je me tournai vers Richard, mon compagnon de cellule. Sa peau était blanchâtre et ses yeux clos : il était mort. Tout devint clair dans mon esprit. Pendant mon sommeil, les deux hommes étaient venus examiner Richard et l'avaient découvert mort. Ils reviendraient le chercher le lendemain pour l'emmener je ne savais où. Enfin si...

Une idée lumineuse me traversa l'esprit. Pour sortir de cette maudite prison, il me suffirait de me faire passer pour Richard en prenant ses vêtements, et le tour serait joué. De toute manière, c'était la seule solution pour sortir de cette *Ψ#!⊗ prison. Je me mis tout de suite à l'œuvre. J'enlevai les habits du mort et habillai mon compagnon avec les miens. J'enfilai les affaires de Richard avec dégoût en pensant que cela faisait presque dix ans qu'il les portait, mais pas le temps de jouer la fine bouche ! Il fallait autre chose : je ne lui ressemblais pas assez. Quelque chose n'allait pas ; je regardai autour de moi et mes yeux se posèrent sur mes pieds : noir de terre !

Mais bien sûr !...

Je pris de la terre et me barbouillai le visage. La ressemblance était désormais parfaite... enfin presque...

« Je suis un génie », pensai-je. En effet j'avais toutes mes chances de réussir ; pour moi cela ne faisait aucun doute. Mais il fallait que mon plan fonctionnât et tout commençait dès... maintenant !

Le gardien allait arriver d'une minute à l'autre. Je m'allongeai sur ma couchette, les yeux fermés et recroquevillé sur moi-même. Une, deux, voire dix minutes après – je n'avais plus la notion du temps – j'entendis des pas se rapprocher de ma cellule. Mon cœur battit à cent à l'heure alors qu'il était censé ne plus battre du tout. J'entendis ensuite des bruits de clés qui tournaient. On s'apprêtait à ouvrir mon cachot. Je retins ma respiration, ce qui allait être très dur car j'ignorais le temps que j'allais devoir passer en apnée ! Le gardien appela ses collègues puis, de nouveau, j'entendis des bruits de pas mais différents des précédents : ceux-là étaient précipités et nombreux. Un œil entrouvert me permit de voir deux ombres apparaître à la lueur des torches. Bien qu'elles fussent effrayantes elles symbolisaient pour moi la fin de ce séjour en prison. Je fermai mes yeux et pris la position de Richard, c'est-à-dire celle d'un mort : pas très difficile et assez reposant pour l'instant.

« Clic-clac »

La porte de la cellule grinça puis s'ouvrit. Immédiatement après je sentis leur présence au-dessus de moi lorsque j'entendis quelqu'un dire :

« Vous croyez qu'il est mort ?

_ Un peu évident : il est pâle comme le mur.

_ Oui, tu as raison. Bon... on l'emmène ?

_ Oui. Hervé, aide-moi à le transporter jusqu'au trou.

_ D'accord. »

Deux mains moites me prirent les bras puis deux autres mains, celles-ci dures comme du fer, m'attrapèrent les chevilles. On me souleva brusquement puis on me transporta. Durant ces cruelles secondes qui me semblèrent des siècles, on me descendit par la petite tour, où mon esprit et mon estomac colimaçonnaient autant que l'escalier. En bas on me balançait dans un petit chariot rempli de foin. Soudain une porte s'ouvrit dans un grand fracas : je sentis une brise d'air frais pénétrer mon corps. Ma feinte avait marché ! J'étais sorti de ce maudit cauchemar ! Un cri de triomphe voulut sortir de mon ventre. Je le retins, conscient que le moindre bruit avertirait les gardes de la supercherie, ce qui me garantirait une mort certaine, cette fois ! Je décidai d'écouter la conversation de ceux qui me transportaient, bien que je fusse très fatigué :

« Tu n'aurais pas dû boire autant.

_ C'est, hic !... bon, hic !... des gens en moins, hic ! dans une hic ! prison, ça se hic ! fête !

_ N'oublie quand même pas de tourner à droite !

_ Mais pourquoi à droite, hic !

_ Mais comme d'habitude, idiot, on l'jette dans la fosse ! »

Ils me transportèrent encore quelques minutes puis ils s'arrêtèrent. Je me dis qu'ils allaient enfin faire une pose et me laisser me reposer mais je me trompais : c'est à ce moment-là que je me sentis balancé de gauche à droite puis d'un coup lâché. J'eus l'impression de voler jusqu'au moment où je me pris quelque chose de dur dans mon épaule gauche. La douleur fut intense, d'autant plus que je dus en juguler le cri. Le lieu était sombre, on n'y voyait goutte. Mais en sus de la douleur une inquiétude s'empara de moi lorsque je sentis une main sous moi. Était-ce une main ou un os ? C'était gluant, pâteux, collant, gras et épais. S'ajoutait à cette inquiétude l'assaut d'une insupportable odeur de sang, de pourriture et de corps putrides. Heureusement pour moi, j'avais dans ma poche une petite lampe électrique qui

m'avait accompagné lors de mon voyage. Je l'allumai et regardai une nouvelle fois autour de moi.

Des corps blanchâtres s'entassaient massivement autour de moi ; certains étaient entièrement décomposés, d'autres ne l'étaient qu'à moitié. Les uns exhibaient une jambe par ici et le bras par-là, les autres me fixaient des yeux – enfin de ce qu'il leur en restait... Maintenant j'étais sûr de l'endroit où j'étais : une fosse commune ! Un sentiment mêlé d'épouvante et de révolte m'envahit ! Moi, Hairyque, l'architecte le plus renommé d'Europe, étais, pour la première fois de ma vie, complètement pommé car en ce moment même, je me trouvais dans une fosse commune ! Ce panorama révoltant me fila la nausée : des vers grouillaient dans tous les azimuts, et l'atroce puanteur me prenait à la gorge.

C'était l'odeur de la mort, de la décomposition et des charognes.

J'éteignis aussitôt la lampe car les gardes allaient sûrement de nouveau jeter un corps et pourraient donc me voir. Je me préparai psychologiquement à recevoir un ou plusieurs corps jusqu'à la tombée de la nuit. C'était effectivement au coucher du soleil que la prison fermait et que les gardes rentraient. Ils ne jetaient de nouveaux morts que le lendemain matin. Mais j'avais un problème. Un gros problème. Comment allais-je savoir à quel moment la nuit tomberait ? Peu importe, il fallait faire vite et garder la tête froide pour agir correctement. J'allais devoir attendre que toute activité cessât, et jusqu'à ce moment supporter cette atroce puanteur. Je sentais des pieds, des mains, des os ... C'était horrible !

J'eus beaucoup de chance car aucun corps ne tomba. Le bruit avait cessé, l'activité aussi : la voie était, devait être libre. Je commençai donc à pousser les cadavres qui m'entouraient. Il y en avait quatre ou cinq, ce qui était déjà beaucoup. Puis je me mis à creuser. Voilà encore quelque chose de compliqué car la terre était dure, couverte et cimentée par du sang séché. Je creusai, creusai puis ma main transperça la terre. J'avais réussi ! Je formai un plus gros trou puis j'en sortis. La nuit était effectivement tombée mais on pouvait

tout de même y voir. A peine avais-je eu le temps d'admirer le ciel, ses étoiles, et de déguster l'agréable sensation d'être de nouveau en plein air, que j'aperçus deux pieds, plantés juste devant moi. Je replongeai sous terre, le cœur battant : un homme se tenait là ! Je compris, à son vêtement et à son allure désinvolte, qu'il ne s'agissait que d'un passant. J'attendis qu'il fût parti et sortis à l'air libre. Je rebouchai le trou derrière moi.

Je me relevai, essoufflé, exténué, encrassé, mais heureux...

J'étais sorti ! Victoire ! Je pouvais sentir le souffle du vent sur mon visage : enfin sorti de cet enfer !

Je me mis à marcher. Mon corps craquait de partout. J'accélérai le pas. La nuit était tombée, j'étais harassé, aussi entrai-je dans la première grange que j'aperçus et je m'endormis, roulé en boule dans une botte de foin.

Drôle de hasard

Il frappa. Ricordo et moi attendîmes quelques minutes avant qu'une belle jeune femme ouvrît. Elle était brune aux cheveux longs, elle avait des yeux marron, une peau bien claire. A ses habits et à sa maison, je supposai qu'elle devait être d'une certaine condition. Ricordo, en italien, lui dit quelques mots. Pendant qu'il lui parlait, il me désignait de la main : il lui exposait mon cas. A cet instant, elle eut un léger sourire qui me rappela quelqu'un. Qui ? Je ne m'en souvenais plus. Peut-être moi-même, puisqu'elle me ressemblait en tout point. Seul son léger embonpoint la distinguait de moi. La jeune femme engagea la conversation : « Bonjour, *Jeanne*, c'est ça ? Je parle un peu français. Je m'appelle Lisa Maria, mais appelez-moi tout simplement Lisa. Ricordo m'a dit que vous aviez besoin d'une chambre. Je peux vous héberger dans la chambre d'amis. » Je ne sus quels mots employer pour la remercier.

J'entrai donc. Je rétribuai Ricordo de quelques euros ; mon guide fut très content d'avoir d'avance en poche quelques pièces françaises pour son prochain voyage en France ! Malgré cet acte blâmable, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même en l'imaginant sortir ses euros quelques siècles avant l'Europe !

Lisa me fit monter l'escalier et me mena dans une des nombreuses chambres, meublée d'un lit merveilleusement sculpté, d'un de ces anciens lits à baldaquin, aux draps finement brodés, aux motifs précieux, à l'aspect charmant. La chambre l'était tout autant. J'allais difficilement m'y faire car j'avais presque l'impression de m'installer dans une pièce de musée ! La différence était que celle-ci sentait la vie ; une odeur de savon régnait vers le lit, tandis que de la cheminée émanait des relents de feu de bois. Un homme d'un certain âge entra et Lisa fit les présentations : « Voici mon mari, Francesco. »

Le lendemain matin, le soleil que filtraient à peine les rideaux me réveilla. J'avais eu besoin d'une bonne nuit de sommeil pour me remettre de tous ces événements. Dehors, toute la nature contribuait à l'enchantement : les oiseaux en chœur improvisaient une symphonie, aucun nuage ne troublait le ciel bleu, et le soleil ayant enfin pu rentrer chauffait doucement la pièce.

En descendant l'escalier, je suivis l'agréable odeur de pain chaud qui me mena dans la salle à manger. A ma grande surprise, Lisa était absente. Je me dirigeai vers le salon puis, voyant qu'il n'y avait personne, je m'apprêtai à inspecter la cuisine quand une voix, s'adressant à moi, se fit entendre :

« Vous ne trouverez pas ma femme ici, Mademoiselle, me prévint son mari, qui maîtrisait assez bien notre langue.

_ Ah bon... Où puis-je la trouver ? »

Son visage s'illumina d'un sourire :

« J'ai eu l'honneur de lui offrir une séance de pose.

_ Une séance de pose ?

_ Oui, tout à fait. C'est un cadeau que j'ai voulu lui faire : un portrait d'elle. Comme elle va être contente ! Ne pensez-vous pas que c'est un cadeau d'une valeur inestimable ?

_ Si, si... m'empressai-je de lui rétorquer. Et où pourrai-je la trouver ?

_ Dans le petit cabinet accolé au jardin. Normalement c'est ouvert. Mais ne vous faites pas trop remarquer, le silence est de rigueur ! »

Ayant déjeuné d'un peu de pain et de lait sorti tout droit du pis de la vache, je me dirigeai vers le cabinet où avait lieu la séance de pose. Je traversai leur jardin qui, malgré sa petite taille, était un paradis où mille couleurs côtoyaient mille parfums, tous plus envoûtants les uns que les autres. Je laissai ainsi mon nez et mes yeux s'imbiber de ce spectacle magique, puis j'entraï dans l'atelier. J'y découvris Lisa, assise, le visage voilé d'un léger crêpe, le

maintien haut, les mains croisées et posées sur les genoux, un semblant de sourire sur les lèvres, les yeux perdus dans un ailleurs qu'on situait derrière l'artiste. Son aspect m'était familier, mais je ne m'en souciai guère, pensant que tous les portraits se ressemblent. Lorsque j'eus passé le seuil de la porte, elle m'accueillit en m'esquissant un sourire. Le peintre, quant à lui, ne broncha pas. Debout, les cheveux en bataille, il s'agitait de part et d'autre de la toile, un crayon à la main. A ses rides et sa longue barbe je supposai qu'il devait avoir une bonne cinquantaine. Ses yeux, brillants de concentration et d'intelligence, allaient et venaient rapidement de Lisa à la toile. Les gestes, esquissés dans l'air, étaient précis et méthodiques. Ses mains volaient et virevoltaient, son crayon noircissait le tableau avec frénésie.

Ne résistant pas à ma curiosité habituelle, je me faufilai derrière lui pour regarder l'ébauche de son tableau.

Non ! Ce ne pouvait être cela !

Imaginez quel fut mon choc lorsque je découvris que ce que le peintre peignait était bel et bien le plus célèbre tableau du monde...

... *La Joconde* !

Je vacillai, troublée par cette apparition et cette révélation. Tout s'éclairait, tout s'expliquait : au Louvre, *La Joconde* m'avait projetée à la Renaissance, m'avait menée droit chez Mona Lisa, droit à la genèse du tableau, et devant moi se tenait Léonard de Vinci ! C'est alors que la séance se finit et, tandis qu'elle faisait les présentations, Lisa confirma mes soupçons : « Chère Jeanne, je vous présente mon portraitiste, l'illustre Leonardo da Vinci. »

Le fugitif

Pouah ! Qu'est-ce que je puais ! En même temps, cela s'expliquait facilement : la fosse commune. Je devais trouver une fontaine ou un autre moyen de me laver. C'est alors que je vis trois chemins : l'un était à gauche, l'autre au milieu et le dernier à droite. Le premier semblait plutôt glauque et aride. Je pouvais y apercevoir des os d'êtres vivants morts et sans chair. Je ne voyais aucun point d'eau à l'horizon. Le second chemin était tout l'inverse du premier puisqu'il était très humide. Il y avait de l'herbe partout sauf sur un semblant de sentier. Le troisième chemin était un peu le mélange des deux précédents. Il était rocailleux mais bordé d'un peu de verdure.

Je pris le troisième chemin pensant que c'était le mieux. Il faisait bon retrouver l'air frais, ce paysage verdoyant et regorgeant de vie. Rien à voir avec l'air putride qui émanait de la prison ! Le soleil venait de se lever, et une douce chaleur venait à ma rencontre. Ce paysage me donnait une impression de déjà vu. Tandis que je cheminai, une intuition, une envie, me fit me retourner. Je regardai et observai les nuages. Après quelques secondes de contemplation je crus reconnaître quelque chose dans les nuages, quelque chose, plutôt quelqu'un, un visage, un nez, une bouche... Je voyais le visage d'une femme. Ce spectacle était magnifique ; il me transporta d'admiration. J'ignorais s'il était davantage l'œuvre de mon esprit que celle de la nature mais peu m'importait : le plaisir de contempler tant de beauté était, quant à lui, bien réel. Au bout de quelques secondes ou d'une éternité (je n'avais aucune notion du temps) le visage féminin, qui avait été formé par les nuages, s'effaça peu à peu, dispersé par le vent.

Je marchais assez tranquillement quand, après environ deux heures de marche, j'entendis des bruits de sabots au galop. Je me mis à aller plus vite et même à courir, croyant que cette cavalcade était pour moi. Mais je commençai à m'épuiser, à tomber et à m'essouffler au bout d'une demi-heure. La panique me prit au moment où j'aperçus des gardes. Je me

cachai derrière un arbre. J'attendis dix minutes avant de voir les hommes passer. Malheureusement, quand les gardes arrivèrent, je toussai. Ils s'arrêtèrent et commencèrent à chercher mais ils repartirent car la nuit allait bientôt tomber.

Je me trouvais justement à côté d'un tas de feuilles. Je m'y assis et, comme une journée bien remplie donne un bon sommeil, je m'endormis. Le lendemain je cueillis des fraises des bois comme petit déjeuner. Je repris ma route en marchant tout doucement. C'est alors que je rencontrai un ermite en train de se préparer à se coucher dans un buisson en rond. Je lui demandai si je pouvais dormir avec lui. L'ermite me répondit que je pouvais mais qu'il ne fallait pas que je le dérange dans son travail ni dans sa méditation.

Le lendemain matin, je me dirigeai vers un village, afin de pouvoir y entrer. Mais je n'étais pas bête. Je me doutais bien qu'on me cherchait. Je décidai alors de me cacher et d'observer pendant quelques temps l'entrée de la ville. Je remarquai qu'il y avait une cabane à un kilomètre. Celle-ci était au bord d'un point d'eau. J'y préparai mon lit avec un amas de feuilles, un feu de camp avec du bois sec récolté à cinquante mètres d'ici. Ce feu me permettrait de réchauffer mes maigres repas mais aussi de me donner un peu de chaleur. Une chaleur, trouvai-je, bien méritée. Je délimitai deux parties du point d'eau : l'une servirait à me laver et l'autre à boire. Enfin tranquille (mais pour combien de temps ?), j'en profitai pour réfléchir à tout cela. Trop d'événements m'avaient empêché de mettre les choses bien à plat. D'après mon intelligence surdéveloppée, je fis certains liens. Je m'étais retrouvé à la Renaissance, et ce probablement à cause de *La Joconde*, qui avait été peinte pendant cette époque. Donc je devais à tout prix la retrouver, ou du moins retrouver son créateur : Léonard de Vinci. Or durant mes pérégrinations, il m'avait semblé reconnaître les bords sablonneux de la Loire. Par conséquent j'étais dans la bonne région : il ne me restait plus qu'à retrouver le chemin d'Amboise... ou de l'Italie !

Au bout de quelques jours je songeai à trouver un lieu sûr où je pourrais dormir sous un toit, manger des plats cuisinés et me renseigner sur la route à prendre pour gagner Amboise. Je descendis les rues du village à la recherche d'un abri. Arrivé sur une place, j'aperçus l'enseigne d'une auberge. Sur le seuil de la porte, une odeur de cochon farci me fit saliver : j'entrai. L'aubergiste passait de table en table dans une salle qu'éclairaient seulement les flammes vacillantes des bougies. Les voyageurs qui mangeaient me regardèrent étrangement. L'aubergiste m'attira hors de vue de ses clients. Je demandai une chambre mais l'auberge était pleine. Devant mon insistance on me proposa de dormir dans l'écurie. Je réussis à me procurer de quoi manger avec de l'argent que j'avais volé. Une fois rassasié, je me rendis dans l'écurie où je sombrai dans un sommeil profond.

Un brouhaha sur la place me réveilla. Je regardai à travers le bois usé. Un attroupement s'était formé autour de gens d'églises. Je pus entendre un prêtre qui criait : « Nous recherchons l'homme qui porte la marque du démon ! Une récompense sera versée à celui qui nous aidera à le châtier. » L'aubergiste s'avança : « Combien pour un renseignement ? » Je tressaillis. L'homme d'Eglise lui répondit : « Cela dépend de la valeur du renseignement, l'ami. » L'aubergiste le prit à part et lui désigna la porte de l'écurie. Les battements de mon cœur se firent plus rapides. Je vis une horde d'hommes s'avancer vers l'écurie. Pris de panique, je détachai la bride d'un cheval que je tirai derrière moi vers la porte.

Les pas se rapprochaient. Je sautai à cheval et me frayai un passage à travers l'assemblée prise au dépourvu. Jetant un bref regard derrière moi, j'aperçus les gens d'églises qui montaient à cheval, criant d'arrêter « l'hérétique ». Je sortis en trombe du village et me dirigeai vers la forêt, le galop de mes poursuivants sur mes talons. Puis je m'engouffrai dans les bois.

Je me faufilai entre les broussailles, essayant de semer mes poursuivants. Au fur et à mesure, le bruit des sabots s'estompa pour ne laisser place qu'au silence de la forêt.

Je continuai mon chemin, anxieux, toujours aux aguets. Puis je m'arrêtai sur un talus duquel je pouvais à loisir contempler une ville. Pendant toute la semaine, j'observais les rentrées et les sorties des gens dans la ville. Mais vite je me rendis compte qu'une des possibilités de rentrer était de devenir un garde.

J'avais attendu un certain temps avant de voir un groupe de gardes passer. Je les suivis jusqu'à ce qu'ils fissent une pause. L'un d'eux alla faire ses besoins dans la forêt. Profitant de ce moment vulnérable, je lui sautai dessus, l'assommaï et pris son uniforme. Je revins dans mon groupe d'adoption, après avoir caché mon fardeau quelque part, sans rien dire. Puis nous repartîmes en direction de la ville. Une fois aux portes, on demanda de bien vouloir décliner mon identité. Je pris peur en entendant cette requête : comment devais-je m'appeler ? Heureusement, notre chef connaissait les gardes et leur dit que nous étions à la recherche d'un sorcier enfui de prison, et que nous n'avions pas de temps à perdre. Les gardes de la ville nous laissèrent passer en s'excusant de nous avoir dérangés. Je passai et me détachai du régiment, une fois à l'intérieur de la ville. Je cherchai donc une boutique de vêtements pour trouver des habits de paysans. Je ne trouvai qu'un pantalon troué et trop petit, une espèce de veste avec une grande capuche et une ceinture. Après m'être changé, je partis à la recherche d'un travail. Mais à ce moment-là, je croisai le groupe de gardes avec lequel j'étais. Le chef était en train de s'énerver de la disparition d'un des soldats. Il disait qu'ils allaient fouiller la ville de fond en comble. Je décidai d'abord de me trouver un foyer pour dormir. Mais je vis les gardes venir vers moi. Je me mis à courir jusqu'à une bâtisse abandonnée. Arrivé à bonne distance de mon abri, je m'en approchai à pas de loup, à cause des fermiers, qui en cette époque pas très sûre, devaient dormir à peine sur une oreille. Je rentraï puis recherchai un coin de paille pour me prélasser tranquillement (relativement tranquillement). Une fois dans le foin, j'essayai de

m'endormir, mais j'avais comme un mauvais pressentiment et, comme mon instinct infallible ne me trompait jamais, je ne réussis point à trouver le sommeil. De plus, mon abri de fortune ne me disait rien qui vaille. C'est vrai : il y avait accroché aux murs des outils tels qu'une faux, un énorme râteau ou encore une fourche aux pointes aiguës. Ils étaient là comme des trophées témoignant d'un massacre. Et puis les charrues dessinaient avec leur ombre des formes intrigantes, même effrayantes. Quant aux poutres, elles paraissaient plus pourries qu'en bon état, ce qui dirigea ma pensée vers l'idée d'une fin certaine dans, qui sait, d'atroces souffrances ! Ouh la la ! Il était temps que je dorme, je divaguais. En effet un peu plus tard, grâce à la magie du corps humain, je dormais profondément.

Soudain, je sentis une douleur foudroyante dans le bras. Je retins un hurlement de douleur à cause du fermier que je ne devais pas réveiller. Prenant mon courage à deux mains, je m'efforçai de regarder ce qui me faisait tant souffrir, lorsque je vis trois dents dont une à moitié enfoncée dans ma chair. Malgré la douleur fulgurante et le peu de lucidité qu'il me restait, je me résolus à ne pas me faire voir du fermier, et donc à me cacher de sa vue. Pour cela, je me dégageai de la fourche meurtrière et m'enfouis au plus profond de la paille. L'homme ne m'aperçut pas, mais moi je le vis. Heureusement que je n'avais pas eu à le rencontrer car sa tête balafmée et ses yeux d'un bleu hypnotisant me glaçaient le sang. Une fois certain de son départ, je sortis et me traînai jusqu'à l'habitation la plus proche, malgré la douleur qui me lacérait le bras. Arrivé devant une chaumière, je frappai à la porte qu'une femme à l'air doux et sympathique m'ouvrit. Elle me demanda : « Que voulez-vous ? » Je lui débitai alors un mensonge de mon invention :

« Aidez-moi, je vous en supplie, des brigands m'ont attaqué, transpercé le bras, détroussé et roulé dans je ne sais quoi !

_ Mon Dieu entrez, je vous en prie. Nous allons vous donner la chambre de notre fils en attendant que celui-ci rentre.

_ Merci madame.

_ Je vais aller prévenir mon mari. Il ne rechigne jamais à aider les pauvres victimes des brigands, surtout quand il s'agit de nos protecteurs les gardes du Roi. Je vous montre la chambre puis j'irai le voir. »

La femme m'accompagna jusqu'à la pièce du bout du couloir puis me laissa seul pour considérer ce qui serait désormais ma chambre. Le confort du vingt-et-unième siècle me manquait affreusement. Je l'adorais autant que je détestais cette chambre dénudée, moisie, sans aucun appareil ni confort ni draps. Elle n'avait pour seul meuble qu'une armoire mitée, son plancher était tellement défoncé que j'osai à peine mettre un pied dessus de peur qu'il ne s'écroulât ! Mais bon, l'hospitalité de mon hôte me permettait d'oublier ce malheur. D'ailleurs je la vis revenir avec son mari, qui, lui, avait l'air aussi méchant et bourru que sa femme sympathique et tranquille. Cet homme ne me faisait pas peur mais je préférai parer toute éventualité : je gardai soigneusement mon épée à mes côtés.

Je restai seul dans ma chambre. C'est alors que la femme arriva pour me bander le bras, parce qu'elle avait de légères connaissances en médecine. Elle m'apprit aussi que le déjeuner était à douze heures puis le souper à dix-neuf heures. Je descendis donc quelques minutes après pour manger une sorte de ragoût pas ragoûtant, avec ses morceaux jaunâtres flottant à la surface, mais, pour remercier mes hôtes (eh oui, il m'arrive d'être gentil !) je me forçai à finir. Je remontai me coucher et redescendis quatre heures plus tard pour souper. La nourriture était la même, malheureusement. Les jours s'enchaînèrent ainsi, jusqu'à ce que la femme, qui se prénomait Hortense, tombât dans une maladie qui me semblait avoir les symptômes de la tuberculose. Nous ne dûmes alors, son mari (à qui je n'avais même pas osé demander le nom) et moi ne plus nous approcher d'elle que pour lui poser son bol de soupe à côté de son lit, et encore, seulement une fois par jour. A partir de ce moment, je passai mes

journées dans ma chambre, à étudier des plans de la région car il était hors de question que je croupisse dans cet endroit.

Hortense décéda quinze jours plus tard, dans la nuit, et je compris que le moment était venu pour moi de quitter cette maison autrefois accueillante. Je ne me faisais nulle illusion sur l'hospitalité du bonhomme à mon égard. Je dépouillai donc le vieux du peu d'écus qu'il lui restait... il n'avait qu'à être aimable, celui-là ! Les sous étaient cachés dans la commode brinquebalante de l'entrée, ce que j'avais découvert un peu auparavant. Avec l'argent en poche, j'allai dans l'écurie « emprunter » un cheval. Je choisis le meilleur animal, le sellai, puis l'enfourchai et partis aux vents, vers Amboise ou plus précisément vers le Clos Lucé. Ma chevauchée dura plusieurs jours, jusqu'à ce que je perdisse mon compagnon de route.

Me revoilà sur la route, direction Amboise. Le jour, je marchais sans cesse. La nuit, je m'abritais sous les ponts ou, quand il y en avait, dans des cabanes de fortune. Pour me nourrir, je volais à l'étalage ou bien entrais dans des auberges, mangeais puis partais sans que le tavernier eût pu dire « ouf ! ».

Je devais gagner la ville coûte que coûte.

A s'y tromper...

Voilà plusieurs semaines que je demeurais chez Lisa. Pour ne pas être logée, nourrie et blanchie gratuitement par celle que j'avais petit à petit considérée comme une amie, j'avais proposé à Lisa de faire la cuisine, le ménage, le service... Pendant les ateliers où elle posait devant Léonard de Vinci, je me chargeais d'accueillir les bouffons et les musiciens chargés de la distraire et de l'égayer, je veillais à ce qu'elle ne manquât de rien (eau, nourriture...). Le maître voulait qu'elle fût parfaitement sereine pour ce tableau.

Lors d'une séance, M. de Vinci m'ayant longuement observée me demanda d'approcher et me scruta. D'un air songeur il posa cette intrigante question : « Vous savez que vous ressemblez à Mona Lisa ? » Je ne sus que répondre. Quelques minutes plus tard il renchérit :

« Encore une fois, je vous le répète, vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa.

_ A s'y tromper ? demandai-je.

_ Oui, vraiment. Il est si rare de rencontrer deux physionomies aussi proches l'une de l'autre. La nature fait toujours en sorte que chaque individu soit unique. Mais vous l'êtes, très chère, je vous rassure ! »

Il me rassurait... Mais une graine avait été semée dans mon esprit. Ce qui allait germer de cette graine ne pourrait être qu'orage, tempête et dévastation.

« Vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa. »

Une fois mon service fini, je me retirai dans ma chambre. Je m'allongeai sur mon lit et laissai mes pensées vagabonder.

Je repensai à ce que m'avait dit Léonard : « Vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa ».

Je réfléchis longuement. Quelle chance avait Lisa, celle de devenir le visage le plus connu de France, d'Europe... du MONDE ! Alors que moi je n'étais que sa servante, sa domestique, son esclave ! J'étais dans l'ombre, j'étais l'ombre de la Joconde.

« Vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa. »

Prendre tous ses biens... prendre sa vie... me faire passer pour elle... devenir Lisa... devenir Mona Lisa, devenir la légendaire *Joconde* !

Non, cette pensée était inavouable, inacceptable.

« Vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa. »

Cette phrase faisait écho dans ma tête comme un mauvais refrain, comme une incantation maléfique. Et pourtant il fallait exploiter cette ressemblance. Je ne pouvais rester au seizième siècle dans de telles conditions.

« Vous avez une ressemblance parfaite à s'y tromper avec Lisa. »

Oui ! *La Joconde* sera à moi ! A moi ! Elle sera mienne. Et elle sera *moi* !

Je n'arrivais pas à accepter cette idée. C'était immoral, cruel, inhumain. Mais je n'arrivais pas à m'en défaire non plus.

Dans la tourmente une rage déferla en moi... la rage du sang, de l'envie... Je devais prendre sa place... oui ! J'étais née pour ça... c'était mon destin : je devais devenir elle ! *La Joconde* était mon destin, pas le sien !

Après tout, n'était-ce pas la raison pour laquelle j'avais été aspirée par le tableau ? Je devais accomplir mon destin.

Bientôt, moi, Jeanne, je me débarrasserais d'une femme dont je prendrais la place.

Le grand voyage

Léonard de Vinci reçut une demande pour travailler à la cour de François 1^{er}. Bien sûr, pour continuer *La Joconde*, il avait besoin de son modèle. Evidemment, ce qu'il ignorait encore c'est que sa chère Mona Lisa n'était autre que moi. Toutes ces semaines passées à servir Lisa m'avaient permis d'apprendre à parler, m'habiller, me tenir comme elle, à *être* elle. Nous allions accomplir un long voyage vers la France. Aussitôt dit, aussitôt fait. Léonard s'avança vers moi, l'air soucieux et me dit :

« Lisa, vous le savez aussi bien que moi que réaliser un portrait prend du temps, et qu'on a besoin de calme et de tranquillité... Ce qui n'est plus vraiment le cas ici. Mon travail n'est pas reconnu comme je le souhaiterais depuis le décès de Ludovic de More et Michel-Ange me met des bâtons dans les roues. Il m'est donc venu à l'idée d'aller en France, mais pour cela, j'ai besoin de vous. J'ai reçu un courrier du roi de France dans lequel il me propose de travailler comme « premier peintre, premier ingénieur et premier architecte »... C'est tentant, non ? Mais je me suis beaucoup investi dans le portrait, sentimentalement, mentalement, techniquement, artistiquement et... comment dirais-je... métaphysiquement. Or mon projet ne peut aboutir sans le modèle. Accepteriez-vous de m'accompagner en France ?

_ Oui, ne vous en faites pour ça, je serai du voyage. »

Tous les événements qui s'étaient produits gravitaient autour de *La Joconde*. J'avais intérêt à ce que celle-ci fût achevée. Je devais partir avec Léonard.

Après avoir accepté la proposition il fallait donc me préparer et en parler à « mon mari ». Cela ne fut pas difficile : il accepta directement. Non pas que j'eusse très envie qu'il vînt mais si je souhaitais que les gens me prissent pour la véritable Mona Lisa, je devais faire preuve d'un peu de compassion envers cet homme, qui était censé être mon époux.

Je me préparai à partir. Paradoxalement, Florence allait me manquer. Cette ville est magnifique au vingt-et-unième siècle mais elle était encore plus belle à la Renaissance : il n'y avait pas de voiture donc pas de pollution, il n'y avait pas tous ces touristes qui encombrant les rues...

Mon mari m'attendait dehors ; il était temps de partir. Je refermai la porte de la maisonnette et je rejoignis la calèche. Léonard arriva juste après que nous eûmes fini de charger les affaires, accompagné de deux de ses apprentis, Francesco Melzi et Salai. Il avait plutôt l'air heureux de partir. Bien entendu, il tenait le fameux tableau dans ses mains d'artistes. Si seulement j'avais pu lui faire savoir que *La Joconde* deviendrait un des tableaux les plus célèbres au monde ! Je ne pouvais lui faire qu'un compliment :

« Votre tableau est magnifique... beaucoup de gens penseraient comme moi s'ils avaient la chance de le voir.

_ Ce n'est qu'une ébauche, vous savez !

_ Oui, je sais... »

Tous le monde monta à bord du carrosse, accompagné de la mule de Léonard. On s'installa sur des sièges durs, inconfortables, qui faisaient souffrir le dos et les fesses. Ils grattaient, ils étaient sales, tapis de morceaux de gâteaux, de poussière... et les ressorts des sièges me faisaient un mal de chien. L'ensemble, évidemment, odorait ferme.

Le chauffeur prit place à l'avant pour faire avancer les chevaux. Je n'arrêtais pas de bouger, car il faut dire que les sièges n'étaient vraiment pas confortables... Comme dit une phrase que mon professeur de français nous avait apprise quand j'étais collégienne : « Même sur le plus haut trône du monde, on n'est jamais assis que sur son cul ». Cette maxime de Montaigne a sans doute raison...

L'automne répandait toutes ses nuances de couleurs. Le voyage était paisible. Le soleil se couchait lentement derrière les montagnes. Le paysage commençait à se transformer à droite des arbres. Un paysage saint, un paysage de campagne et bientôt montagneux. A gauche, un environnement tout à fait différent. On pouvait apercevoir sur les berges de l'Ardèche de petits castors qui grignotaient avec plaisir des morceaux de bois dans la fine brume. Derrière eux une forêt sombre qui semblait impénétrable. Plus loin, on découvrait des falaises énormes, dont le vide nous effrayait, mais ce spectacle de la nature était tellement magnifique qu'on oubliait la peur. Galopant dans les herbes hautes nos chevaux commencèrent à fatiguer. C'est donc une pose que nous nous imposâmes dans le petit village de Vogüé. Je sortis du carrosse, le vent frais me caressa la peau et souleva mes longs cheveux. Pendant que le cocher abreuvait ses chevaux, j'allai m'asseoir au bord de la falaise. J'admirais la vue, le fleuve et ses rapides qui me rappelaient ma famille et le plaisir de faire du canoë le dimanche matin. La pose terminée, je remontai dans le carrosse. Le cocher fouetta les chevaux et nous nous éloignâmes peu à peu de cette atmosphère paisible.

Quel plaisir de pouvoir de nouveau parler français ! Je pus enfin prononcer plein de mots qui m'étaient si familiers ! Au cours d'une de nos pauses, un événement faillit me porter préjudice. Un homme qui m'avait adressé la parole s'étonna :

« Oh de grâce quelle est cette injure à la langue françoise !

_ Je vous demande pardon mais pourquoi dites-vous cela ?

_ Avez-vous ouï votre parler ? »

Je fus toute surprise, et je compris alors que pour eux « mon français » n'était qu'invention. Alors j'essayai de me rappeler le moyen français, que j'avais rapidement abordé au collège, mais de cette période les souvenirs me semblaient trop lointains et imprécis.

Je dus m'exprimer le moins possible afin que mon identité restât secrète, au risque que tous mes espoirs d'être le modèle de Léonard de Vinci eussent été vains. Heureusement, le

vieil homme ne me démasqua pas et l'anachronisme dont je fus l'auteur ne fut pas révélé au grand jour. J'espérai que le mari de Mona Lisa ne trouvât aucune différence entre moi et sa femme.

Pendant la soirée, je commençai à m'habituer suffisamment au « vieux français » pour prendre l'identité d'une personne de l'époque.

Le lendemain, nous reprîmes la route de bonne heure vers le nord-ouest pour, ensuite, longer le Rhône. En fin de journée nous gagnâmes Lyon.

Une fâcheuse rencontre

Le carrosse filait à toute allure...

« Où allons-nous, déjà ? demandai-je.

_ Nous nous rendons au château du Clos Lucé, me répondit mon compagnon barbu.

_ Et dans combien de temps y serons-nous ?

_ Si tout se passe bien, nous arriverons dans environ trois jours.

_ Pffff ... Je préférerais amplement le T.G.V., marmonnai-je...

_ Plaît-il ? Quelque chose vous dérange donc ma mie ?

_ Je disais juste que j'aimerais mieux le T.G... euh... non rien, bredouillai-je.

_ Ah oui, c'est un phénomène très fréquent chez les humains, notamment sur les charmantes jeunes femmes aux yeux noisette, cheveux d'ébène, et d'une intelligence peu commune. J'ai en effet observé que...

_ Hé oh ! Je vous signale que c'est ma femme ! intervint mon soi-disant mari. »

Sans me quitter des yeux, ce que je trouvais assez embarrassant, Léonard répondit distraitemment : « Oui, oui... Je disais donc que j'ai en effet observé que les ondes du cerveau sont retardatrices de la vibration des cordes vocales, donc on peut en conclure que l'acuité du cervelet relève de ... »

Et voilà ! C'était reparti pour un tour !... « D'ailleurs, en parlant de cordes vocales, vous souvenez-vous, ma chère Lisa, du nom de ce magnifique chanteur lyrique que nous avons tant apprécié ? »

Des gouttes de sueur commencèrent à perler à la racine de mes cheveux et l'angoisse m'assaillit : qu'allais-je bien pouvoir lui répondre ?

« A moins que..., reprit-il. Je ne me souviens plus très bien ; vous n'aviez pas assisté à la représentation ?

_ Ah oui ! C'est ça, me rattrapai-je, je me disais bien aussi que je n'en n'avais aucune trace dans ma mémoire ! »

Mais je vis qu'il commençait à cogiter : peut-être avait-il des doutes sur mon identité. Je changeai donc de sujet en ajoutant :

« Et vous, mon cher Léonard, que pensez-vous de notre tableau ? En ce qui me concerne, vous connaissez mon opinion : rien que l'ébauche que vous avez faite me plaît énormément.

_ Effectivement, cela me plaît aussi beaucoup. Je crois que dans les quelques tableaux que ma modeste personne a réalisés, celui-là est mon préféré, celui que j'apprécie le plus. Je ne sais pourquoi, mais je sens qu'il sera voué à un très grand succès et je prédis que dans cinq cents ans on en parlera encore dans les plus hautes sphères de la communauté des peintres et qu'ils auront un certain mal à trouver tous les secrets dont il regorgera. J'y suis aussi très attaché, sans doute parce que le modèle est très attirant lui-même... »

Ah ! S'il savait que sa prophétie s'était réalisée ! Enfin, se réaliserait...

Devant nous se dressait une colline que nous ne pouvions contourner. Nous allions devoir traverser une petite forêt constituée de sapins, de chênes et d'autres arbres que je n'arrivais pas à identifier. Mais avant la côte, un paysage triste s'étendait devant nous, une maison délabrée tentait désespérément de tenir debout, tandis qu'à ses cotés, une végétation désolée rendait encore plus morne le voyage.

Tandis que le carrosse ralentissait en abordant la montée, un bruit bizarre, bien que discret, jaillit de dessous le carrosse. Le bruit s'arrêta, mais pas Léonard.

Le bruit recommença, les chevaux hennirent.

J'aperçu des buissons bouger énormément, trop pour le faible vent qui soufflait.

Les chevaux hennirent et se cabrèrent. Le carrosse stoppa brusquement, nous projetant sur la banquette d'en face, le nez dans les carottes que nous avions ramassées sur le chemin. C'est alors qu'une tête balafrée, le crâne tondu, passa à travers la fenêtre, qui vola en éclats ! La frayeur me prit à la gorge, si bien que je hurlai. Quelques instants plus tard, nous étions encerclés par cinq brigands armés jusqu'aux dents ! Je crus que ma dernière heure avait sonné : un de ces horribles personnages s'avança vers moi, un sourire malveillant aux lèvres, prêt à je ne sais quelle infamie. Soudain, dans un accès d'héroïsme, mon fabuleux « mari » s'interposa entre lui et moi. Le gredin lui transperça alors le ventre, sans s'émouvoir d'aucune façon. Encore sous le choc, j'entendis : « La bourse ou la vie ! »

Sans hésiter, comme vous le supposez, je lui tendis ma maigre bourse (vu ce qu'il avait fait à Francesco !), pendant que Léonard, dans un sursaut de force, probablement dû à la peur de mourir sans avoir achevé son œuvre, courut à perdre haleine sur la route, avec pour seul bien l'ébauche de *La Joconde*. Je m'élançai à sa suite, et les voleurs me laissèrent faire car je leur avais déjà cédé mes pauvres biens. Je me retournai une dernière fois et je les vis se hâter de terminer leur triste besogne. Devant ce spectacle, un étouffement m'enserra le cœur et j'étouffai un sanglot. Avant de rejoindre mon bienfaiteur je discernai, dans le lointain et malgré la brume matinale, une silhouette s'avancer vers notre ancien véhicule...

En bonne voie !

J'arrivais à petits pas, intrigué par ce carrosse renversé, me posant un tas de questions : comment pouvait-il se retrouver là, dans cet état ? Y avait-il quelqu'un à l'intérieur ? Que devais-je faire ? Les réponses à toutes ces questions se trouvaient à un mètre de moi.

Je continuai à avancer et je me retrouvai bientôt devant ce carrosse, qui sentait l'opulence. Tout ceci ressemblait à une scène de cinéma. On aurait dit que des brigands avaient fait un hold-up et que... quelle idée farfelue ! En tous cas ce que je voyais était bien réel !

Maintenant bancal et dans un très mauvais état le carrosse me semblait vide...

Comme je vous l'ai dit il me « semblait » vide mais il ne l'était pas !

Un homme, un peu plus âgé que moi, y était. Il avait dû se prendre un coup et ne l'avait pas supporté car il était inconscient ! Ses vêtements étaient magnifiques, dignes d'un noble ou d'un riche bourgeois. Je le fouillai et pris tout ce qui pouvait m'intéresser. Je devais faire vite car quiconque m'aurait vu ici aurait cru que j'étais le coupable de cet acte ; j'en avais assez bavé comme ça en prison, je ne voulais surtout pas y retourner car si j'y retournais ils ne me laisseraient aucune chance de m'évader. Aucune pitié !

Je continuai mon chemin comme si de rien n'était...

Je m'avançais à pas rapides dans la brume épaisse. Au bout de quelques moments, je vis apparaître un clocher, puis des petites maisons ; je m'approchais d'un village. Une fois arrivé, je me faufilai à travers la foule sur un chemin guaduilleux, quand j'entendis la conversation de deux paysans : « Cré Ving Diou ! J'te dis que j'l'ai vu c'type ! » Ces hommes ne parlaient pas la de la même manière que moi mais je retins le principal :

« Il était où la dernière fois qu't'as entendu ce nom ?

_ Mais bon Dieu ! Il était au château à deux lieues d'ici !

_ Et comment qu'i s'appelle ?

_ Véonard de Linci ! Ou un nom bizarre comme ça, un truc d'italiens, quoi !

_ Et qu'est-c'qui fait là lui ?

_ Oulala ! mais t'es au courant de rien toi ! Le seigneur l'a fait venir pour un caprice de son fils qui voulait apprendre à voler. C'te Véonard va essayer d'lui construire une machine pour toucher les nuages ! »

Je pense que durant la conversation, comme moi, vous aviez compris que ce «Véonard de Linci » était en fait Léonard de Vinci...

Je partis donc à la recherche du Clos Lucé sans prendre le temps de manger ni de me reposer : il fallait que j'le trouve, c'te Véonard de Linci !

Des révélations

Enfin, après avoir couru et couru, nous parvînmes à un village des plus banals : une ruelle sombre bordée par quelques maisons, des auberges et des boutiques. Une odeur de bœuf indiquait que les modestes fermes de cette époque n'étaient pas loin. Ce n'était plus Florence, la Toscane, bordée par des champs de lavande, les montagnes au loin, un soleil éclatant, reflété par un lac, vous laissant apercevoir votre portrait dans une eau claire, une multitude d'oiseaux chantant une mélodie différente. Quitter la chaleur de l'Italie avait été difficile ! Mais je savais que mon visage allait être le plus connu du monde, traversant les âges à travers un tableau, voyageant d'un pays à l'autre pour sauver l'œuvre d'art. J'avais toujours su que je devrais retourner dans mon pays natal, la France. C'était ma destinée, et je devais passer par là, c'était inévitable, je le savais depuis le début, depuis le jour où j'avais pris la place de Mona Lisa. Je ne me posais qu'une question : pourquoi et comment avais-je voyagé dans le temps ? Mystère...

Nous vîmes alors, dans ce sinistre paysage, une petite auberge, miteuse, mais pas assez chère pour nous permettre de faire les difficiles. Nous payâmes nos chambres, soupâmes et allâmes nous coucher. De Vinci avait pris celles du dernier étage pour, comme il disait, mieux observer les astres ; que je connusse rien aux étoiles le sidérait. Moi, je ne me lassais pas de regarder le paysage et je fus obligée de reconnaître que ce village, malgré son apparence rustique et misérable, avait beaucoup de charme. Mon voyage au Clos Lucé allait être finalement passionnant et je ne regrettai nullement d'être partie. Rassurée et heureuse, je m'assoupis.

Je dormais. Des coups retentirent à la porte :

« Qu'y a-t-il ? Qui est-ce ? répondis-je, à moitié endormie.

_ C'est Léonard. Venez c'est... c'est incroyable...

_ Que se passe-t-il ?

_ Ouvrez-moi ! »

Je compris alors que Léonard m'appelait et que je ne devais pas le faire attendre. Je sortis donc ; je comptais bien lui faire sentir mon mécontentement.

« Haaaaaaa ! cria-t-il.

_ Que vous arrive-t-il ?

_ Vous êtes... Je ne pensais pas qu'une femme de votre classe se permettait de se montrer si vulgairement vêtue ! »

Je me rendis alors compte que j'étais sortie en nuisette. Prise dans mes pensées, je n'avais pas pensé à m'habiller correctement. « Excusez-moi... Je suis confuse ! » lui dis-je. Je filai dans ma chambre pour trouver un habit plus convenable et en ressortis quelque minutes plus tard.

« Cette tenue vous convient mieux ?

_ Oui, oui, c'est beaucoup mieux.

_ Que voulez vous à une heure si tardive ?

_ Ah, heu... oui c'est vrai... Ah, ça me revient ! Comment avais-je pu oublier ! Vénus brille beaucoup cette nuit, et sa couleur laisse penser qu'elle est en train de se détruire. Ce serait une vraie catastrophe pour notre planète car l'angle formé par Mars, Vénus et la Lune a une importance capitale sur les rayonnements du Soleil par rapport à la Terre.

_ De quoi parlez-vous ?

_ Mais des étoiles, voyons ! Si Vénus se détruit, un rayonnement anormal pèsera sur la Terre et risquera de brûler les cultures, les maisons et bien d'autres choses encore. Les

richesses seront épuisées, les famines seront nombreuses et des millions de personnes en souffriront.

_ Sachez que je ne connais rien aux étoiles et que par conséquent si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais me coucher, répondis-je d'un ton irrité.

_ NON !

_ Qu'y a-t-il encore ?

_ Ne partez pas, je vous dois une explication.

_ Quelle explication ? Vous avez bu, répondis-je car le vieillard empestait l'hydromel.

_ Je vous dois une explication, répéta-t-il. Voilà, je sais que les étoiles ne sont rien pour vous mais je dois vous dire qu'elles sont au centre de mon projet. Bien sûr, il n'en paraît rien mais après les avoir observées, je peux dire qu'elles influent sur beaucoup de choses : les humeurs des gens, les naissances dans le monde, la croissance des plantes... Les scientifiques comme moi s'aident beaucoup des étoiles pour comprendre l'étendue de leur science, et j'aime la peinture car elle peut faire passer des sentiments, et d'autres choses encore. La seule chose que ni les étoiles ni la peinture n'ont su expliquer, c'est le temps. Personne n'a d'influence sur le temps mais tout le monde voyage à travers lui. En effet, chaque moment qui s'écoule est une partie du temps et nous entraîne avec lui, sans que nous le voulions. C'est la seule chose sur laquelle nous ne sommes pas maîtres. Le tableau que je réalise n'est qu'une expérience, rien de plus.

_ Mais alors, si se n'est que ça, pourquoi avoir pris ce tableau et rien d'autre ?

_ A mes yeux, c'est la chose la plus importante. C'est la moitié de ma vie que j'y ai investie.

_ Mais, c'est impossible ! Vous venez de le commencer !

_ Je viens de commencer le tableau, certes. Mais les plans de mon incroyable machine, je leur ai consacré tout mon temps. Ils sont enfin prêts et je me donnerai l'honneur d'essayer la machine le premier. Je partirai dans le temps et j'en reviendrai à travers elle.

_ Mais de quelle machine parlez-vous ?

_ De celle cachée dans mon tableau ! Je ne vous ai pas amenée à Amboise pour vous laisser admirer la beauté de la Loire. Mon seul intérêt était de finir mon œuvre et de mettre au point la fabuleuse machine à voyager dans le temps, et je l'expérimenterai le jour même de sa finition ; et rien ni personne ne pourra m'en empêcher. »

Je fus alors parcourue d'un frisson glacé. C'était donc à cause de ce vieux fou que j'étais ici. Je compris alors que sa « fabuleuse » machine avait bel et bien marché et que je pourrais rentrer chez moi. Je devais tout faire pour que le tableau se réalisât. Mon avenir était en jeu.

Un nouveau disciple

J'aperçus la demeure du Clos Lucé sur une colline, surplombée de l'immense château d'Amboise. Parvenu à destination, je vis devant moi se dresser une arche de pierre, entourée de lierre qui décorait une somptueuse demeure à mi-chemin entre le château de contes de fées et la riche maison bourgeoise. Le Clos Lucé semblait attendre mon arrivée.

Je passai le portail, traversai le long sentier. De plus près, le château était encore plus charmant. Je me dirigeai vers la porte d'entrée. Au fur et à mesure que j'avançais, les battements de mon cœur s'accéléraient : j'allais rencontrer mon idole en matière de peinture ! Ma star, en quelque sorte !

Avec un sursaut de volonté, je frappai à la porte. Au bout de quelques secondes, celle-ci grinça. Une femme, dans un tablier blanc taché de graisse, m'accueillit : « Bonjour Monsieur, que puis-je faire pour vous ? » Après une révérence maladroite, je lui répondis :

« Je voudrais me présenter comme apprenti à Monsieur Léonard de Vinci.

_ Je vais le prévenir. Entrez. »

Elle me retira mon manteau puis me fit traverser une série de pièces. La maison était décorée avec goût. De grandes toiles étaient accrochées aux murs et de grands lustres, suspendus au plafond, les mettaient en valeur. Des canapés de velours étaient disposés autour d'une table en bois cirée et des fleurs de lys rafraîchissaient l'atmosphère assez lourde de la pièce.

Alors que je tendais la main vers la corbeille pour prendre un fruit séché, une voix grave retentit : « Comment vous appelez-vous ? »

Je sursautai puis me retournai. Un homme d'une soixantaine d'années se tenait là, devant moi. Il était vêtu d'une grande blouse tachetée de couleurs vives. Une épaisse barbe

blanche tombait au niveau de sa poitrine. Il m'épiait, de ces yeux d'artistes qui sont à l'affût du moindre détail. Je n'eus besoin que de quelques secondes pour m'apercevoir que j'avais alors affaire à Léonard de Vinci. Le moment le plus important de ma vie était là. J'étais impatient de lui répondre et pourtant j'étais effrayé. Je m'inclinai pour la deuxième fois dans cette demeure, toujours aussi maladroitement, et je bafouillai : « Gaspard. Je m'appelle Gaspard. » Il me regarda un instant puis il me dit :

« Eh bien, bienvenue dans ma demeure. Mais que voulez-vous exactement ? »

_ Je suis peintre et on m'a dit que je devais venir vous voir pour perfectionner mon métier.

_ Je veux bien vous prendre comme disciple mais c'est un long travail.

_ Je suis prêt à travailler jour et nuit s'il le faut.

_ Bien. Le désir de savoir est naturel aux bons, répondit-il, avant de se tourner vers sa servante. Mathurine, donnez-lui une chambre, installez-le et ajoutez un couvert. Le temps que je me change et nous nous retrouvons tout à l'heure pour dîner. »

Puis il disparut, me laissant seul avec la servante. Celle-ci me conduisit à une chambre en s'assurant que tout fût en ordre et à ma disposition. Elle me laissa seul et s'en alla finir le dîner.

La chambre dans laquelle je me trouvais était grande, spacieuse et surtout très éclairée. Depuis ma fenêtre je pouvais apercevoir le château d'Amboise et une partie du jardin. J'ouvris une porte et avisai un seau d'eau ainsi qu'une serviette. Je me déshabillai et me barbouillai le visage, les mains ainsi que les pieds. Je me rhabillai et m'allongeai sur le lit.

J'étais dans la maison de Léonard de Vinci... J'avais du mal à m'y faire. Rêvais-je ? N'étais-ce qu'une illusion ? Derrière moi je laissais le cachot, la cavale, les nuits à la belle étoile (quand il ne pleuvait pas !), les courses-poursuites.

L'heure du dîner était venue. A table, deux autres jeunes hommes me dévisageaient, avec curiosité et une once d'inimitié. Léonard de Vinci prit la parole en levant son verre : « Que sobriété, saine alimentation et bon sommeil vous maintiennent en bonne santé, mes enfants ! » Il but puis se tourna vers moi : « Demain, quand vous serez bien reposé, je vous observerai à l'œuvre, pour voir où vous en êtes dans l'art de la peinture. En attendant, parlez-moi un peu de vous.

_ Euh... oui, bien sûr. »

Je pris une profonde inspiration et je mentis, faisant preuve d'une aptitude à l'improvisation qui me surprit moi-même : « Quand j'étais enfant, mon père dessinait parfaitement bien. J'étais fasciné par ses gestes, ses peintures. Puis les années se sont écoulées et mon père est mort sans m'avoir rien appris. J'étais profondément déçu. Avec l'autorisation de ma mère, un peintre est venu à la maison et m'a enseigné les bases. Comme je progressais très vite, il m'a expliqué que maintenant que je maîtrisais l'essentiel, je pouvais faire mes premiers pas tout seul. Et il est parti. Des années après, c'est ma mère qui, à son tour, m'a quitté. Ça a été un choc terrible mais comme j'avais appris à vivre sans mon père, j'ai appris à vivre sans ma mère aussi, jusqu'au jour où j'ai rencontré un vieil ami qui m'a parlé de vous, et du fait que vous preniez des apprentis. Mon cœur s'est alors rouvert et un espoir est né en moi. Maintenant me voilà auprès de vous, vous qui me fascinez encore plus que me fascinait mon père et je dois vous avouer que j'attends demain avec impatience, pour voir si je suis à la hauteur pour travailler à vos côtés. »

A ma grande surprise, Léonard de Vinci n'avait pas bougé et avait écouté mon charabia du début jusqu'à la fin. Et ce fut avec ce silence de mort que nous finîmes le repas. Après avoir souhaité « bonne nuit » à Léonard de Vinci, je remontai à ma chambre, fermai les rideaux et me couchai, basculant dans une nuit sans rêve.

« Allez, Gaspard, prends une toile, des pinceaux et viens te mettre à côté de moi. »

Voilà ce que m'intima le grand peintre.

« Lesquels ? m'informai-je.

_ Apporte le pot et prends la taille de toile que tu veux ; tu vas me montrer ce que tu sais faire. »

Je me dirigeai vers le bureau, pris mon matériel et vins me positionner en face du chevalet. Léonard me regarda m'installer, ne ratant aucun de mes mouvements. C'est là que mes études aux Beaux Arts me servirent ; sans celles-ci j'aurais été aussitôt démasqué : je mis la toile sur le support et commençai à croquer la corbeille de fruit qui se trouvait devant moi. De temps en temps, je levais la tête pour voir l'expression qu'affichait mon futur maître – du moins l'espérais-je ! Malheureusement, son visage était toujours neutre. Le croquis ne me prit pas trop de temps et je passai déjà aux couleurs.

Malgré ma technique rudimentaire, je m'en sortis à peu près. Reçu à l'examen !

Une banale séance de pose

« Lisa ! Lisa !

_ J'arrive ! Je suis à vous tout de suite, Léonard ! Donnez-moi une seconde ! »

J'étais là, dans ma chambre, juste devant mon miroir, dans un sale pétrin ! Je m'efforçais en vain de ressembler comme deux gouttes d'eau à la vraie, la célèbre, et la belle Joconde ! Son regard, son sourire... Tout devait être parfait, personne ne devrait se douter de quoi que ce fût. Ni au seizième siècle, ni au vingt-et-unième !

Je me décidai finalement à quitter mon cabinet, et me dirigeai en hâte vers l'atelier.

« Vous voici enfin, me fit Léonard avec un sourire jovial. J'ai failli vous attendre ! Mais ce n'était pas en vain : vous êtes resplendissante !

_ Merci beaucoup Léonard, et merci aussi pour cette robe ! »

Je passais ainsi mes après-midi à tout faire pour ressembler à l'Autre... un regard mystérieux, les cheveux légèrement ondulés et tombant sur les épaules, un certain maintien... Moi, Mona Lisa, la Joconde ! J'allais oublier le renflement pour le ventre... Mais quelle idée de poser enceinte ! Je ressemblais à quoi, moi ? A une montgolfière !

« Parfait, alors allez-y, installez-vous, vous devez avoir l'habitude à présent ! »

Bien sûr... que non ! Peut-on s'habituer à poser pour le plus célèbre tableau du monde ? Je m'installai tout de même dans le fond de la salle, et je joignis mes mains à la façon de la Joconde.

« Voilà... très bien... comme cela... relevez bien le menton... voilà... bien droite... Stop ! Ne bougez plus. Vous êtes magnifique ! Oh, attendez un instant je vous prie... Gaspard ! Gaspard !

_ J'arrive, maître.

_ Lisa, je ne vous ai pas encore présenté Gaspard, mon nouvel apprenti. Francesco et Salai, faites un peu de place à Gaspard. »

Les deux apprentis toisèrent le bleu, en particulier Francesco.

« Ravi de vous rencontrer, madame.

_ Moi de même, fis-je en essayant de bouger le moins possible.

_ Allez, Gaspard, nous interrompit le maître, prends une toile et des pinceaux et viens te mettre à côté de moi. Saisis sur ta toile ce que tu vois maintenant, et seulement ce que tu ne peux voir que dans cet instant précis. Regarde bien. Maintenant ferme les yeux. Garde en mémoire ce que tu as vu, cette image, cet éclair. Ce moment unique. Oui, unique, car ce que tu as vu n'existe plus et ce que tu verras ensuite n'existe pas encore... »

Le maître parlait. Ce Gaspard, ayant rouvert les yeux, me fixa... son visage me parlait... Et quelque chose me dit que lui aussi me reconnaissait... mais d'où ?

Vincicide

Au fil des semaines Leonard de Vinci passait de plus en plus de temps avec moi. En effet depuis le début de mon de mon apprentissage il m'apprenait des techniques basiques, comme dessiner des maisons, des routes, maîtriser la perspective, adoucir, renforcer les traits pour mettre le plus important en valeur ; il commençait aussi à m'enseigner d'autres techniques plus subtiles. Mais cela n'avait aucune importance pour moi. Il m'avait accordé sa plus grande confiance (même s'il me jetait quelques coups d'œil parfois) et s'apprêtait même à ma laisser croquer le décor de *La Joconde*. Ah... cette fameuse *Joconde* ! Quand ce tableau serait terminé, peut-être pourrais-je rentrer chez moi. Je pourrais continuer mon travail à moitié fini et... à moi le pognon !

« Gaspard ! »

Cela suffit pour me faire redescendre sur terre. A toute allure, je dévalai l'escalier quatre à quatre, traversai le hall d'entrée, ouvrai la deuxième porte du couloir de gauche et rejoignis mon compagnon dans son atelier.

« Te voila donc, jeune apprenti !

_ Oui, vous m'avez appelé : me voilà.

_ Parfait. Bon, aujourd'hui je vais...

_ Excusez-moi, maître, mais j'ai une question méga urgente à vous posez.

_ Magma urgente, dis-tu ? »

Mais non triple andouille ! J'avais dit « une question méga urgente »... puis prenant vaguement conscience de la bévue que j'avais commise, je tentai de me rattraper : « Excusez-moi. Depuis quelques temps cela me prend de parler un langage qui est actuellement très en vogue à Paris.

_ Ah, je me disais bien que tu t'exprimais d'une façon qui m'est vaguement familière. »

Son beau langage m'agaçait. Vraiment trop sûr de lui comme gars !

« Et ta question, puis-je l'entendre maintenant ?

_ Euh ... oui. Euh... quand peindrons-nous *La Joconde* ? » A peine la phrase finie, je vis son visage prendre un air agressif, presque en colère.

_ Comment ça, « on » ?

_ Eh bien je... on...

_ Je pense, mon cher apprenti, que tu m'as mal compris. *Je* peindrai *La Joconde*... Tu t'occupes seulement – et peut être pas du tout si tu continues ainsi – de donner quelques coups de pinceaux au paysage. Concevoir est l'œuvre du maître ; exécuter, l'acte du serviteur. Tu te surestimes un peu trop, mon cher.

_ Mais contrairement à Salai je n'ai pas une tronche d'incapable et de voyou ! Et puis d'ailleurs, pourquoi l'avez-vous engagé ? Ne deviens-je pas le meilleur dessinateur d'Europe et même du monde ?

_ Parce que de toute façon c'est moi le maître et qu'en tant que maître, j'ai pu observer que ce petit a plus de potentiel artistique que tu n'en auras jamais. »

Trop c'est trop.

A ces mots-là, mon bras se tendit et percuta la joue de mon maître avec une telle violence que celui-ci vacilla et s'effondra par terre. Inconscient, il ne me vit pas m'enfuir à toutes jambes vers le hall d'entrée ; ne voyant pas trop où j'allais, je percutai une colonne et à mon tour vacillai et je chus, inconscient.

Au réveil, j'étais allongé sur un lit de fortune, et une douce quiétude me berçait. Au moment où j'ouvris les yeux, deux personnes avaient les yeux fixés sur moi. Mon cerveau se mit alors en ébullition : que fallait-il que je fisse ? Léonard de Vinci – car c'était lui qui me

regardait avec la plus grande attention – prit une grande gorgée d’air puis m’adressa la parole : « Que s’est-il passé ? Vous rappelez-vous ? Quand je me suis réveillé, j’étais allongé dans mon atelier, et vous dans le hall d’entrée. QUE S’EST-IL PASSE ? »

Bien sûr, je me souvenais de tout... mais je n’allais pas le lui révéler ! J’inventai un mensonge, puis répondis : « Je vous ai vu vous écrouler, j’ai voulu aller chercher le médecin, et puis plus rien jusqu’à maintenant.

_ Ah, très bien. Je vais prendre congé, nous avons besoin de dormir. »

Léonard de Vinci se leva et referma la porte derrière lui. Je me retrouvai seul avec le médecin. D’un air sérieux celui-ci me dit : « Je vous conseille de lui dire la vérité ». Puis, sur ces mots mystérieux il s’en alla, lui aussi me laissant seul.

Que signifiaient ces paroles ?

Je décidai d’y réfléchir le lendemain, puis, étant fatigué, je m’endormis.

Lorsque je me réveillai, il faisait nuit ; le silence régnait. Je me dis alors que le moment de passer à l’action était venu. Je devais récupérer les plans de Léonard de Vinci à tout prix. Discrètement, je me faufilai dans le couloir et me dirigeai vers l’atelier. Il n’y avait personne. Je pris une torche et m’aventurai dans la pièce. La première chose que je vis fut *La Joconde*. Mes yeux s’habituant peu à peu à la pénombre, je pus bientôt distinguer le grand bureau de mon maître. Je m’y précipitai. J’ouvris un tiroir, puis deux, puis trois : aucun document ne s’y trouvait. Je déplaçai le tableau pendu au-dessus du bureau. Un papier tomba. Au moment où j’allais le saisir, un objet dégringola de l’autre côté de la pièce. Lentement je me retournai. La silhouette de Léonard de Vinci se profilait sur le pas de la porte. Un air furieux se lisait sur son visage. Sans réfléchir, je me précipitai sur lui. Après avoir lutté quelques temps, je le ligotai avec une épaisse corde à un poteau. Léonard poussa un cri : « Mais qu’est ce que tu fais ? » En lui donnant une claque je lui demandai : « Où sont les plans que tu comptais mettre dans *La Joconde* ?

_ Je ne sais vraiment pas de quoi tu parles. »

En lui donnant deux paires de claques et un coup de pied dans le tibia, je lui criai :

« Tu mens ! Tu sais très bien de quoi je parle !

_ Depuis quand me tutoies-tu ?

_ Ne change pas de sujet ; dis-moi où ils sont !

_ Même en me torturant, tu n'obtiendras rien de moi.

_ Te torturer, mais t'inquiète pas, ça arrive ! »

Et je lui donnai un gros coup de poing dans l'estomac.

« Tu n'obtiendras rien, je te j'ai déjà dit... Quand bien même tu me tuerais cela ne changerais rien !

_ Comme tu voudras ! »

Je le fouillai et trouvai un couteau dans sa poche. Je tendis ce couteau vers mon maître pour le menacer : « Alors, tu es sûr, tu ne me diras pas où sont les plans ?

_ Sûr ! »

A ce mot, qui avait été prononcé avec une sérénité déconcertante, la rage monta en moi. Je brandis le couteau et je le laissai glisser le long de son bras gauche. Léonard serra les dents mais ne dit rien. Je plantai alors le couteau dans son épaule droite. Il retint un cri de douleur.

D'un coup sec, je retirai le couteau et reculai de quelques pas : « Tu es toujours partant pour que je continue ? Ou tu abandonnes ? lançai-je.

_ Jamais ! Toi que je croyais être un homme honnête, tu me déçois. Qui n'attache pas de prix à la vie, ne la mérite pas ! »

Ces mots m'atteignirent en plein cœur. Je me sentais mal, comme si une partie de mon âme en blâmait une autre.

Léonard de Vinci poussa un râle, puis murmura : « Tu me déçois beaucoup.
Beaucoup... J'ignorais que j'aurais pu... »

Et il poussa son dernier soupir.

Je m'effondrai.

L'autre

En arrivant dans l'atelier de Léonard de Vinci, je vis un homme assis devant une fenêtre. C'était Gaspard, l'apprenti de Léonard. Par la fenêtre s'étirait le paysage verdoyant, jusqu'au château d'Amboise. De gros nuages noirs encombraient le ciel et apportaient la nuit en plein jour. Au loin des éclairs sillonnaient la pénombre et précédaient de quelques secondes le son tonitruant qui déchirait l'air. L'atmosphère était pesante. Le temps passait, et j'avais hâte que *La Joconde* fût terminée.

Pendant que j'installais le matériel de peinture, Lisa arriva. Lorsque j'eus fini elle s'assit sur le tabouret qui était à sa disposition. Elle portait une robe noire, son visage montrait une expression négative, ses cheveux étaient d'un noir très sombre et son petit sourire était tellement contrefait qu'il en devenait presque inquiétant. Les coups de tonnerre scandaient mon humeur, la ponctuant d'angoisses passagères. Tout cela m'inquiéta d'abord, mais je fis semblant de rien. J'avais accumulé une certaine tension car j'avais hâte que le tableau fût terminé.

Il fallait terminer *La Joconde*.

Au milieu de cette pièce que l'orage semblait préparer pour un drame, les pinceaux fatidiques attendaient.

Après que Gaspard eut terminé de préparer ses couleurs, il vint s'asseoir sur son tabouret. Nous étions en tête à tête : aucun musicien pour me distraire, aucun bouffon pour me faire sourire. En voyant le visage de l'apprenti, une pensée stupide me passa par la tête ; je décidai de la repousser et d'essayer de paraître naturelle pour la pose. Mais je n'y arrivais pas !

Il me semblait connaître ce visage. Ce n'était pas celui de *La Joconde*.

Je connaissais ce visage ; il avait un air de Léonard de Vinci, certes... même une ressemblance certaine.

Nous restâmes un bon moment à nous regarder.

Qui était-il ?

Qui était-elle ?

Et soudain, une étincelle se produisit dans ma tête. Des éléments me revinrent.

Soudain j'eus un choc, j'eus l'impression d'être revenu au vingt-et-unième siècle, avec devant moi celle qui avait l'air de Mona Lisa, mais que pourtant je reconnaissais. Et qui, de plus, parut aussi me reconnaître...

Vernissage...

Mais oui !...

Bien sûr ! Cet homme mystérieux que j'avais vu au vernissage... son nom... Nérique... Arique... Aaah... Hairyque ! Oui, c'est ça : Hairyque. J'étais tellement occupée à me souvenir de son nom que je n'avais même pas remarqué qu'il me regardait avec de drôles d'yeux.

... C'était elle ! Cette jeune femme du vernissage ! Je voulus dire quelque chose mais les mots se déroberent sous ma langue.

Aurait-il fait le rapprochement ? M'aurait-il reconnue ? Il ouvrit la bouche pour parler mais il se tut. Qu'était devenu Léonard ?

Comment était-elle arrivée à cette époque ? Je ne sais pas. Mais je comptais bien le découvrir. Elle avait dû me chercher, me traquer. Et nous nous étions trouvés.

Oui, c'était lui, la personne responsable de toute cette histoire. Je voulais me venger, mais comment ? Il fallait qu'il finît ce tableau. A ce moment-là, j'eus comme une sensation, une sensation indescriptible. Je pense que c'était de la haine mêlée à une envie de tuer. Il fallait le faire, tout de même ! M'envoyer à l'époque de Léonard de Vinci !

Il était évident que son destin était lié au mien.

Et le mien au sien.

« Hairyque ! dit-elle, pendant que je me penchais sur ma palette.

_ Oui », répondit-il en relevant la tête d'un mouvement brusque.

Je m'étais trahi. Démasqué !

« Je sais qui vous êtes. Imposteur ! lançai-je.

_ Nous sommes donc deux, ma chère... Jeanne », rétorquai-je du tac au tac.

Le trait avait fusé. J'étais démasquée !

« Alors c'est vous qui avez volé *La Joconde*... enfin... essayé... Mais vous avez fait mieux, ou pire, ça dépend du point de vue... vous avez trouvé un moyen de remonter le temps (qui me laisse encore perplexe) pour vous approprier, plus que le tableau lui-même : la signature du tableau ! Qu'avez-vous fait de Léonard, assassin ?

_ Attendez. Quelque chose m'échappe. Où est Mona Lisa, la vraie ? Qu'avez-vous à voir avec le fait que Mona Lisa ne soit pas là ?

_ Répondez à ma question.

_ Répondez à la mienne. »

Lisa – Jeanne se leva, fit quelques pas, d'un air songeur, un sourire perfide aux lèvres.

« Eh bien... C'était à moi d'être le modèle de *La Joconde*. Pas à elle. J'ai été aspirée par le tableau : ce n'est pas un hasard. C'était mon destin d'être Mona Lisa, La Joconde.

_ Ne me dites pas que...

_ Si. Je l'ai tuée. Ce n'est pas un voleur et un assassin qui va me faire la morale. De toute façon vous en savez bien trop. »

Immédiatement je commençai à prendre ce qui me passa sous la main. Je pris un outil et le lançai sur lui. Il le reçut en plein visage. Un outil tranchant traînait sur une table.

Elle le saisit et se rua sur moi. Ralenti par le coup que j'avais reçu, je peinais à me relever.

J'avais toutes les raisons de me débarrasser de lui. Il était la cause de tous mes déboires et en savait trop sur moi.

Je rampais... Elle arrivait vers moi à toute vitesse, le bras armant le coup.

Être immonde, tu es fini. Fini !

C'est la fin !

Pas encore

« Attendez ! Vous avez besoin de moi ! »

Rien n'aurait pu m'arrêter. Sauf ça.

« Pourquoi ?

_ Si vous me tuez, vous ne serez jamais Mona Lisa. Vous finirez par être tuée car on vous accusera de la mort de Léonard et de son apprenti. »

Il était en train de me faire douter. C'est vrai que mourir ne me disait rien ! Je décidai de l'écouter un instant : « Vous avez besoin de mon aide. Et moi de la vôtre. Ensemble, nous pouvons rentrer dans l'Histoire. Dès aujourd'hui. Mais c'est à vous de voir. La balle est dans votre camp. »

Effectivement cela méritait réflexion. Aussi manipulateur fût-il, il disait vrai. J'embrayai :

« Oui... Continuez, je vous écoute. Et ne prenez pas cet air apeuré.

_ Un peu difficile, avec ce couteau dans votre main et pointé sur moi. Il y a quelques secondes vous étiez prête à m'achever ! Et vous l'êtes toujours, qui sait.

_ Très bien. Je le pose. Maintenant expliquez-moi tout.

_ Ecoutez, vous n'êtes pas idiote et moi encore moins donc réfléchissez un peu : vous avez tué Mona Lisa et je pense que vous avez compris que Léonard n'est plus des nôtres non plus.

_ Jusqu'ici je vous suis.

_ Parfait. Vous voulez être la Joconde ? Bien ! Et moi j'ai envie de peindre *La Joconde*. Nous pourrions trouver un accord, non ?

_ Bien sûr. Vous me peindrez et moi je poserai... Je ne voudrais pas vous vexer mais il y a un « petit » problème, entre guillemets : vous n'avez pas le génie de Léonard de Vinci. Je n'aimerais pas me faire dévisager par un portraitiste amateur !

_ Vous oubliez que j'ai été son apprenti et que Léonard m'a laissé assister à quelques séances d'élaboration de votre portrait, en me révélant des secrets que Francesco lui-même ignore. Enfin, à vous de voir...

_ D'accord. On le fait.

_ D'accord ? Que les choses soient ainsi faites : vous serez Mona Lisa et moi Léonard de Vinci. »

Ensemble, usurpons notre place dans l'Histoire.

Mon chef d'œuvre

Enfin ! Elle était là ! A force de l'avoir contemplée pendant quelques dizaines d'heures, j'imaginai sans difficultés le résultat final que j'essaierais d'améliorer ou, tout au moins, d'égaliser. Je connaissais par cœur cette bouche fine, d'un contour parfait, ces yeux perçants qui semblent vous suivre où que vous soyez, ce nez aquilin, légèrement retroussé. Même si je l'avais tué – dire son nom, ou tout au moins le penser, me faisait mal –, le jeu en valait la chandelle ! J'allais avoir la gloire, la renommée et la fierté que ce crime me faisait gagner ! En plus, je rencontrerais Mona Lisa, cette beauté dont tout le monde parle ! Ah ! Quand je pensais que c'était ce que j'avais attendu toute ma vie, je sentais des frissons de plaisir et d'excitation me parcourir l'échine, je jubilais intérieurement même si une boule d'appréhension plombait mon estomac. Je pris alors les outils du maître pour m'habituer au contact du bois mouillé et souillé par des taches de peintures, au fusain d'une légèreté incomparable, aux craies sèches et grasses, elles aussi piquetées de couleurs étrangères, au chevalet et à la toile. Mes frissons me reprurent de plus belle et je dus m'asseoir pour soulager mes jambes qui ne me portaient plus avec autant de vigueur que dix minutes auparavant. C'est donc en pensant à *ma Joconde* que je m'endormis sur le fauteuil qui me servait de refuge.

Au réveil, j'avais l'impression que le tableau était immense. On aurait dit qu'elle me persécutait du regard et qu'elle me souriait à la fois. Ses cheveux faisaient ressortir ses yeux noirs. Les traits de son visage étaient fins et en disaient beaucoup sur l'expression qu'elle avait. Son habit était fait de soies foncées et sombres. Elle se tenait droite comme si elle attendait que la main du maître vînt caresser la toile. Je m'approchai du tableau. Un pinceau était posé sur un petit tabouret en bois, ainsi qu'une palette de peinture déjà prête. J'eus le

sentiment qu'elle me disait : « Vas-y, prends. Prend le pinceau. Vas-y ! » Sans réfléchir, je le saisis. Je le regardais comme s'il avait quelque chose de magique.

Je restai comme ça pendant deux ou trois minutes puis je pris la palette. Je trempai le pinceau dans la peinture et m'aventurai dans le second plan du tableau : le paysage. Je commençai par faire un dégradé de couleurs qui allait du gris foncé au jaune (plutôt sinistre), pour faire apparaître le ciel. Ensuite, je tamponnai à plusieurs endroits du paysage pour peindre la végétation. Je me servis du noir et du gris plomb pour donner un air obscur au tableau, comme m'avait montré Léonard. On aurait dit de la mousse et du coton ! Puis je laissai glisser le pinceau sur la toile en faisant de légères vagues pour imprimer du mouvement. J'avais gardé les mêmes couleurs que pour la végétation sauf que j'avais ajouté un petit peu de gris clair. J'utilisais la technique que m'avait enseignée mon maître, celle de la superposition des couches, notamment pour suggérer subtilement le voile de la jeune femme.

Le tableau semblait être fini mais il donnait l'impression qu'il manquait quelque chose. Tout en reculant de trois pas, je l'examinai des yeux. Soudain, je compris : au lieu qu'il n'y eût que de l'eau derrière Mona Lisa, je pourrais rajouter des rochers, de la terre ou bien encore des chemins pour donner une finition au tableau. Aussitôt dit, aussitôt fait ! Une petite couche de terre d'ombre et le tour était joué. Quelques temps plus tard, le tableau était terminé. J'avais vaincu ma propension à l'inachèvement.

Je sentis le bonheur monter en moi. Un sentiment de fierté m'envahit : c'est moi qui avais fini de peindre *La Joconde*, moi ! C'est moi qui m'étais débarrassé de Léonard de Vinci, le grand maître, l'artiste avec un grand A, le poète, l'ingénieur, l'architecte, le fameux peintre de *La Joconde*, ou plutôt devrais-je dire le peintre du tableau devenu le plus célèbre du monde ! Mais c'est fini, il était mort puis ressuscité grâce à moi. Maintenant, c'est moi la vedette. C'est moi Léonard de Vinci. C'est moi qui ai peint ce tableau. C'est MOI ! C'est *mon* chef-d'œuvre.

A qui ?

Comme les autres soirs j'arrivai devant cette petite maison bâtie aux couleurs de notre pays, et j'étais heureuse. Mais plus je me rapprochais et plus je me rendais compte que récupérer le portrait n'allait pas être une partie de plaisir.

J'entrai et montai l'étroit escalier. Je pénétrai dans la chambre de Léonard De Vinci ; une silhouette d'homme était penchée sur le bureau. Elle écrivait à la faible lueur d'une bougie dans un coin sombre de la pièce. Je m'avançai et jetai un bref coup d'œil par la fenêtre. De là je vis que le temps était gris. La nuit tombait. Je continuai d'avancer, ne sachant où trouver le tableau. Je marchais, quand brusquement la silhouette se retourna. Elle me dévisagea. Et dans l'obscurité de la pièce j'aperçus un visage très semblable à celui de Léonard De Vinci. Cela me troubla, bien que je susse parfaitement qu'il s'agissait d'Hairyque. L'imposteur, par un miracle qui échappait à mon entendement, ressemblait de plus en plus à Léonard de Vinci. Il me questionna :

« Que faites vous ici ? Il n'y aura pas de séance aujourd'hui.

_ Oui, je sais. Je viens voir le tableau.

_ Pourquoi ?

_ J'apprécierais que vous me montriez mon portrait !

_ Pardon ? Votre quoi ? Ah vous voulez sans doute parler de mon travail ! rétorqua-t-il avec excitation.

_ Oui, comme il vous plaira. Votre travail... mon portrait... quelle que soit son nom, il finira avec moi ! » répondis-je audacieusement.

Il prononça ces mots d'un ton clair et net :

« Comment ? Je n'ai ni l'intention de vendre ce tableau, si précieux à mes yeux, ni l'intention de le donner !

_ C'est tout de même mon image...

_ Et mon travail... »

C'était tout de même moi qui avais posé et qui m'étais arrangée pour que ce tableau finît par être *mon* tableau ! Et du jour au lendemain un être sans scrupule allait me voler la vedette ? Alors là pas question ! Je poursuivis :

« Si vous ne m'aviez pas eue comme modèle vous n'auriez rien pu mettre sur la toile. Donnez-moi *La Joconde*.

_ Hors de question ! C'est moi qui l'ai peinte. Si elle existe c'est grâce à ma sueur et à mes efforts. *La Joconde* est à moi, un point c'est tout.

_ Gardez-en une copie !

_ Oui, bien sûr, répondit-il avec ironie. Comme si moi, le peintre, allais garder une copie de l'original ! »

Cet individu ne voulait rien entendre. Je ne pus me retenir plus longtemps : la gifle fusa tel un éclair. Il tomba à terre et, dans sa chute, entraîna le chevalet sur lequel le portrait était tombé. Tous deux pris de panique amortîmes la catastrophe : un si beau chef-d'œuvre par terre, mon Dieu, quelle calamité ! Apparemment ma gifle ne lui avait pas remis les idées en place car il me porta un coup au visage qui me projeta contre le mur. Je me relevai et m'armai du premier instrument tranchant qui me tomba sous la main, prête à frapper, prête à tuer pour mon tableau. Hairyque me saisit le poignet pour tenter de me désarmer. Nous nous donnions de violents coups de pieds pour essayer à tout prix de déstabiliser l'autre.

Quand soudain de puissants coups retentirent à la porte d'entrée.

La révolte des villageois

« Ouvrez cette porte ! »

A ce signal, notre lutte cessa, tel un combat de boxe à la sonnerie de fin de round. Heureusement d'ailleurs, car il commençait à prendre l'avantage. Nous restâmes sans bouger ; qui donc pouvait bien frapper aussi violemment ?

Une deuxième série de coups retentit, encore plus forte que la précédente.

Ne sachant pas qui se trouvait de l'autre côté, nous essayâmes de reprendre une allure convenable. Même s'il n'y avait pas de miroir dans l'atelier, je savais qu'elle n'avait rien de princière. Je fis un semblant de coiffure, lissant mes cheveux pour qu'ils aient le même air que sur le tableau. Ma robe, quant à elle, n'avait rien de plus glorieux. Je constatai les séquelles qu'avait entraînées notre altercation quelque peu musclée : le jupon était déchiré, le corset dégrafé, la ceinture avait lâché et la plupart des nœuds qui l'agrémentaient jadis étaient décrochés ou pendaient encore par quelques fils. Pour réparer les dégâts, j'entrepris de rattacher le corset et la ceinture, non sans peine, puis je finis de détacher les derniers petits nœuds qui subsistaient encore. De son côté, il était en train de remettre en place les meubles de l'atelier. Soudain nos visiteurs défoncèrent littéralement la porte. Nous découvrîmes enfin leur visage et je lus sur la tête d'Hairyque le même effroi que le mien devant ce spectacle : trois hommes bâtis comme des armoires à glace et avec des airs patibulaires au possible nous faisaient face et, derrière eux, une vingtaine de villageois tout aussi peu sympathiques, munis de torches. Mon effroi se changea en peur, qui commença à me tirailler le ventre. Hairyque essaya de lancer la discussion : « Euh ... Bonjour. Puis-je vous être utile en quelque chose ? » J'entendis un des paysans chuchoter à un autre : « Ne t'approche pas trop près, vu ce qu'il est capable de faire subir au gens, il pourrait te trancher en deux... » Il était plutôt petit et son

regard ne me disait rien de bon. Hairyque réessaya : « Qu'est-ce qui vous amène ici ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Si c'est pour vous héberger cette nuit, je suis désolé mais je ne peux pas !

_ Non, nous n'avons pas besoin d'être hébergé pour subir vos méthodes malsaines, Monsieur de Vinci, lui répondit l'un d'eux. »

A ce moment là, je me mis à réfléchir à la possibilité de m'échapper.

« Excusez-moi mais je ne vois pas de quoi vous voulez parler. D'ailleurs, je ne m'appelle pas « Monsieur de Vinci » mais Gaspard.

_ Si vous ne voyez pas, alors peut-être que votre compagne pourra nous en dire plus ?

_ Ma compagne ? Ce n'est pas ma compagne, c'est Li...

_ Arrêtez donc de nous raconter des sottises !

_ Mais puisque je vous dis que je ne sais pas de quoi vous voulez me parler !

_ Vos méthodes sont si horribles ! Découper des personnes innocentes est cruel et contraire à la religion ! Je vous maudis, sorcier ! me cria le prêtre fou de rage.

_ Jamais je n'aurais fais une chose pareil ! Et puis que voulez-vous au juste ? Jeanne n'est pas ma compagne non plus ! »

C'est alors qu'un autre prêtre, suivi de deux dévots, se fraya un chemin pour se camper devant nous. Il s'adressa à nous : « Monsieur Léonard de Vinci, Notre Seigneur, par ma voix, vous parle. Il est de votre devoir de l'écouter. Léonard de Vinci, Le Seigneur est prêt à pardonner vos erreurs si vous Lui jurer fidélité et d'arrêter vos travaux impurs.

_ JAMAIS ! Plutôt mourir que de cesser des expériences nécessaires au développement humain et à l'approfondissement des connaissances scientifiques ! » répondit mon compagnon, avec une telle spontanéité et une telle véhémence qu'on aurait dit le véritable Léonard de Vinci.

Dès qu'il eut terminé de prononcer le « jamais », mon cerveau tourna à toute allure car je sentis que ces propos n'allaient pas leur plaire. Nous nous trouvions dans le petit salon où Léonard (si on peut l'appeler ainsi) avait terminé *La Joconde*. Deux sorties s'ouvraient à nous, mais une était obstruée par les gros malabars et l'autre n'avait pas été ouverte depuis au moins un à deux siècles. Mon regard s'accrocha alors sur un vase, posé sur un petit guéridon. En cas de besoin, je le jetterais sur leur chef, puis partirais par la vieille porte. Plus sereine, j'entendis à nouveau la conversation : « Selon Ses ordres, nous nous voyons donc dans l'obligation de vous arrêter ainsi que votre complice pour que vos activités déviantes s'arrêtent, elles aussi. » Il cria alors, comme dans les films : « Gardes, emparez-vous d'eux ! »

Je tirai Hairyque par le bras et l'entraînai dans ma chambre. Je saisis le drap rouge de mon lit pour qu'ils glissent et renversai le bureau. Nous nous précipitâmes ensuite dans la salle de travail. Je pris les fleurs de lys de ma chambre et commençai à verser de l'eau sur la moquette pendant qu'Hairyque faisait le tour de la table en renversant toutes les chaises et la table en marbre. J'arrachai les tableaux accrochés aux murs pour assommer un membre de ce troupeau qui continuait de nous poursuivre malgré les obstacles. Une fois débarrassés, nous continuâmes à courir dans un escalier tout en trébuchant et en nous relevant à plusieurs reprises. Nous mîmes tout par terre en espérant que cela retardât les enragés : tapisseries, tables, chaises, tableaux, meubles, statues... Rien ne nous échappait.

Pièces après pièces, nous les semions. Nous courions jusqu'à un moment où je me retournai et à ma grande stupeur, Hairyque avait disparu. Je restai figé. Où était-il passé ? Quand avait-il disparu ? Je ne pus m'empêcher de fouiller la pièce dans laquelle je me trouvais à ce moment-là. Ce traître d'Hairyque s'était défilé...

Sur ce, les « Monsieur muscles » s'approchèrent, avec un air encore plus patibulaire qu'avant (oui oui, je vous le jure, c'est possible !). Je tendis le bras pour attraper un vase mais, malheureusement, je l'avais vu plus près qu'en réalité. Les gorilles étaient à présent presque

sur moi. Je fis donc quelques pas avec hâte et, dans mon excitation, je me pris les pieds dans le tapis puis m'étalai de tout mon long. Panique... Mes jambes se libérèrent de leur étau et je me remis vite sur mes pieds. Je courus, et lorsque je parvins dans l'atelier, je profitai de ce petit répit pour m'emparer du tableau (après tout c'était à cause d'elle que tout avait commencé). Je fonçai alors vers la porte libre d'accès, *La Joconde* sous le bras, la peur au ventre. Les villageois, qui jusque là étaient restés passifs, se précipitèrent vers moi, au moment où j'atteignis mon but. Comme toujours dans des instants là, ma frayeur doubla ma force, ce qui, combiné avec la rouille, me permit de faire sauter le verrou qui résistait un peu. Je me ruai alors dans la pièce jouxtant l'atelier, une chambre d'un noble où je ne sais quel « ami » de Léonard. Je n'eus pas le temps d'approfondir mon examen car déjà mes premiers poursuivants passaient la porte. Je déboulai dans un hall, montai l'escalier, m'engouffrai dans le cabinet de travail du maître, là où, habituellement, je posais, et arrivai dans sa chambre. Dès que j'eus passé le seuil, je fermai la porte et cherchai un abri, car si je continuais, j'allais me retrouver dehors, où je serais vulnérable. J'entendis les pas de mes assaillants et décidai de me cacher dans la première armoire venue. Je m'avançai donc jusqu'à ma planque et refermai les battants de la porte aussitôt entrée. Ma légère barricade formée de la porte et d'un verrou céda avec une facilité déconcertante sous les assauts des villageois, prêts à tout pour m'avoir. Depuis mon abri, j'entendis les révoltés qui criaient le nom de Léonard de Vinci et continuaient d'avancer, mais en laissant quatre des leurs dans la chambre, au cas où je serais repassée par là. Comme un miroir *La Joconde* me happait du regard... A travers la porte, des bruits de meubles qui se renversaient me parvinrent et j'en déduis qu'ils mettaient la pièce à sac. Ce spectacle démoralisant ajouté à toutes mes peines fit craquer mes nerfs. J'éclatai en sanglots silencieux puis sentis peu à peu mes forces me quitter, mes membres devenir mous ; ma tête se relâcha et je tombai sur le sol de l'armoire, évanouie.

Le retour de Léonard

Nous courions le plus vite possible, Jeanne et moi, tous deux à bout de souffle. Dans ma course folle je me séparai d'elle, l'oubliant, m'oubliant, oubliant tout.

Je courais mécaniquement, sans but fixe. Pourtant les lieux défilaient avec une vitesse surprenante, et je gagnais du terrain sur mes ennemis.

Parvenu dans des endroits du château dans lesquels je n'avais jamais mis les pieds et qui pourtant m'étaient familiers, je me dirigeai vers une porte dérobée que j'avais trouvée sans réfléchir, plongeai ma main dans ma poche et, à ma grande surprise, en sortis une petite clé en cuivre rouillée. N'écoutant que mon instinct je poussai cette porte en bois grinçante ornée de clous en bronze puis la refermai à clef derrière moi. Je repris mon souffle. Se tenait devant moi un souterrain sombre : on aurait dit une descente aux enfers. Je m'engageai dans le souterrain avec précaution, mais confiant.

Je marchais depuis déjà quelques minutes dans la pénombre. Le chemin devenait de plus en plus sombre. Dès que je fus parvenu à la fin du chemin je vis une porte en bois armée de fer. Je courus jusqu'à cette porte. Je me trouvais devant cette porte en bois massif et je me demandais ce qui pouvait bien se trouver derrière... J'ouvris discrètement la porte. Elle me mena dans une chambre luxueuse : il y avait trois grandes fenêtres, des statues en marbre, plusieurs meubles de rangement ornés d'or et juste à côté du lit en bois sculpté de différents motifs et aux parures ornées de fleurs de lys se tenait un homme richement habillé qui se tourna vers moi et, d'un air à la fois jovial et majestueux, en me tendant les bras, m'accueillit par ces mots :

« Ah, Léonard, entrez donc. »

L'effet papillon

J'ouvris les yeux. J'étais couchée dans mon lit, regardant le plafond où la suspension lumineuse était accrochée. Je me relevai péniblement, mon corps était lourd, comme si j'avais voyagé pendant des siècles.

J'étais dans mon appartement, plus précisément dans ma chambre. J'étais tout en sueur ; je pensai alors que ce n'était qu'un cauchemar. On me poursuivait, on voulait m'attraper et me tuer. Je m'étais réfugiée dans une armoire, et *La Joconde* me toisait étrangement. Avais-je rêvé toutes ces aventures ? Ce voyage dans le temps, cette rencontre avec Léonard de Vinci n'étaient donc qu'un rêve. Bien que mes déboires à la Renaissance m'eussent semblé bien réels, l'évidence me frappa aussitôt : bien sûr, un voyage dans le temps était impossible. Mais où avait commencé le rêve ? Cette histoire d'effraction, l'avais-je rêvée ? Pour en avoir le cœur net, il suffisait d'appeler Roger, mon collègue. Je sortis mon téléphone portable de ma poche, mais il y avait un problème : l'écran du menu était en noir et blanc. « Sûrement un problème sans importance, je vais appeler le S.A.V. plus tard », me rassurai-je. Je composai le numéro de Roger.

« Allo, Roger... C'est Jeanne. Tu vas bien ?

_ Oui et toi ? me répondit-il.

_ Ça va. Dis-moi, au sujet de l'enquête sur la tentative de vol de *La Joconde*...

_ De la... ? »

J'avais rêvé l'enquête. Il n'y avait pas eu d'effraction au Louvre.

« *La Joconde*, au Louvre, expliquai-je.

_ Je connais pas. Tu t'intéresses aux ruines, maintenant ? dit-il en riant.

_ Aux ruines ?

_ Oui, tu me parles bien du Louvre ?

_ Ecoute... je te rappelle. A plus tard. »

Je raccrochai. J'étais intriguée par les réponses de Roger.

Je poussai la porte de ma chambre et allai m'asseoir sur le canapé. La télécommande n'avait pas bougé de place et m'attendait sur la table de mon salon. Machinalement je la saisis et appuyai sur une touche pour l'allumer. Sur toutes les chaînes il n'y avait que de vieux documentaires et de vieux films tout en noir et blanc qui parlaient de guerre, de chagrin, enfin de choses cruelles et malheureuses. Une chaîne diffusa les informations : « Bonjour à vous chers téléspectateurs ! Aujourd'hui, à la une de notre journal : notre Roi Louis de Bourbon a célébré le cent-dixième anniversaire de la Tour Eiffel dans notre capitale, à Madrid, en compagnie de son épouse. Puis, en direct de la Bastille, notre journaliste vous délivrera tous les secrets sur l'emprisonnement du tueur en série espagnol récemment arrêté. Suivi ensuite de la guerre constante entre l'Italie et la France. »

Bastille, Lyon capitale, notre Roi, guerre France-Italie : mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Jamais Lyon n'avait été notre capitale, c'était Paris. Jamais le vingt-et-unième siècle n'avait été l'époque des rois : c'était l'époque des présidents de la République ! Il y avait déjà longtemps que la Bastille ne comptait plus de prisonniers ! Depuis quand la France et l'Italie était en guerre ? Bref, tout cela était bizarre... Pour me rassurer, je me dis que j'avais certainement mal entendu car j'étais fatiguée. Venait ensuite la météo, qui fut la cerise sur le gâteau : « Bonjour. Aujourd'hui, nous avons une journée ensoleillée sur toute cette partie et... »

Impossible ! Cette carte ne pouvait pas être à jour ! La France et l'Espagne n'ont jamais fais un ! Mais que se passait t-il ? Cela ne pouvait être qu'un canular de la chaîne de télévision !

On se calme...

Pour oublier cet affreux cauchemar, je décidai de sortir de mon appartement. « Je vais faire un tour dehors ! me dis-je. L'air de la ville me changera les idées, malgré la pollution. » Je sortis de la pièce et me dirigeai vers l'entrée. J'ouvris la porte et la refermai à clé derrière moi. Je descendis l'escalier, l'esprit soucieux.

Je me dirigeai vers le parking. Ma voiture était toujours au même endroit. Je pris les commandes du volant et roulai jusqu'à Paris. Le problème, c'est que je ne vis pas la Tour Eiffel, à aucun moment. J'avais l'impression d'être perdue ; je voulus me renseigner auprès d'un passant. Mais, chose que je ne pouvais m'expliquer, toute la ville me paraissait triste, sombre et... sans sourire. Personne n'avait le sourire aux lèvres, la joie de vivre ou ne serait-ce un petit regard malicieux. Les passants marchaient sans se dire bonjour, la tête baissée, la mine triste. Je n'osai pas demander d'informations bien que je fusse bouleversée par cette disparition : la Tour Eiffel n'est quand même pas un monument qui passe inaperçu !

Au coin d'une rue un marchand de journaux criait aux gens : « Deux francs ! Deux francs messieurs dames ! Deux francs ! Prenez les nouvelles du royaume ! Deux francs ! ». Je m'approchai et saisis un journal. Je vis en couverture :

Le 110^{ème} anniversaire de la Tour Eiffel à Madrid inauguré par notre roi

Louis de Bourbon en personne !

A Madrid... Donc je ne rêvais pas : Madrid était devenu notre capitale. Mais pourquoi Louis de Bourbon ? Ce nom ne me disait rien et ce n'était pas un nom pour un homme de notre époque ! Louis de Bourbon... Soudain, une idée me traversa l'esprit. Cette idée m'effrayait... Je la trouvais farfelue et je préférerais largement qu'elle fût fautive. Et si le monde avait changé ? Et s'il n'y avait jamais eu de Révolution ? Ce qui expliquerait beaucoup

de choses... S'il n'y avait pas eu de Révolution, les rois existaient toujours, la Bastille aussi et l'Europe, ainsi que l'Euro, n'avaient jamais vu le jour.

Je rentrai chez moi et m'assis ; j'en avais bien besoin. Je tentai de faire le vide dans mon esprit, de récapituler la situation. D'après le journal et ce que Roger m'avait dit au téléphone, nous étions encore, en 2008, à la monarchie absolue. Non, non, pas de déduction trop hâtive. Si le journal parlait de la Bastille comme prison, de l'alliance Franco-espagnole, du roi Louis de Bourbon, si Roger avait évoqué le Louvre en ruines, eh bien si, il fallait se rendre à l'évidence : la face du monde avait changé, l'Histoire de l'Humanité avait changé.

Je cherchai des informations sur *La Joconde*, par le biais d'internet. Quel ne fut pas mon effroi lorsque le moteur de recherches m'afficha ceci :

Le terme de recherche – **Joconde** – ne correspond à aucun document.

Suggestions :

- Vérifiez l'orthographe du terme de recherche.
- Essayez d'autres mots.
- Utilisez des mots plus généraux.

Après plusieurs heures de recherches sur l'actualité et sur l'histoire, je pus constater – ou plutôt confirmer – ceci : le monde avait bien changé. Et l'absence de « *Joconde* » prouvait que j'avais bien voyagé dans le temps, à moins que j'eusse rêvé toute ma vie qu'un tel tableau avait existé ! Il était évident que la disparition du tableau était liée à tous ces changements. Et si le portrait était resté là où je l'avais laissé ? Au Clos Lucé ! Tout s'expliquait.

Alors je pensai à une immense série de causes et de conséquences, parties de mon imposture qui avait modifié *La Joconde*, et tout ce que le tableau générait. Tous les sites que j'avais consultés s'accordaient sur ce point historique : en raison d'un tableau (on se demande lequel !) qui n'avait pas plu à François 1^{er}, celui-ci avait exilé Léonard de Vinci en Italie, ce qui avait provoqué une guerre séculaire entre l'Italie et la France. Face à ce conflit, la dynastie

des Bourbons avait unifié les deux pays où elle régnait, la France et l'Espagne. Forte de cette coalition, elle n'eut pas à subir la Révolution Française, visiblement. Madrid était devenue la capitale de la France, et c'est là qu'on y avait construit la Tour Eiffel pour l'Exposition Universelle. Ainsi le Louvre, jadis palais du souverain, ne servait à rien dans cette ancienne capitale devenue grande ville de province. Plein de choses s'expliquaient... Tout avait changé, le monde était devenu triste, du fait que la *Joconde* n'avait pas souri.

J'avais pris la place de Mona Lisa, Hairique n'avait pas peint le sourire.

Par ma faute la face du monde avait changé...

Le sourire de *La Joconde*

Je n'avais qu'une idée en tête : retrouver mon portrait, retrouver *La Joconde*, ou ce qu'il en restait. J'y avais laissé mon passé, ainsi que celui du monde. Je devais d'abord me rappeler l'endroit où il était la dernière fois que je l'avais vu. Je me rappelai l'avoir mis dans une armoire au clos Lucé. Je m'y rendis donc.

Arrivée au château l'endroit me semblait différent. Je cherchai l'accueil et le trouvai à l'entrée.

A ma grande surprise, le Clos Lucé était devenu une auberge ! Ce n'était plus le musée de Léonard de Vinci. Les briques avaient mal vieilli en ce qui concernait les anciennes, et à certains endroits de l'auberge l'ancienne bâtisse avait été rénovée, remplacée par du béton. Décidément, bien des choses avaient changé !

Deux personnes faisaient la queue. Enfin je pus demander de voir la chambre. Arrivée dans la pièce qui avait été l'antichambre de mon retour vers mon époque, je regardai dans l'armoire. Le tableau n'y était pas.

« Y avait-il un tableau dans cette auberge ?, demandai-je aux propriétaires de l'auberge.

_ Oui, dans cette armoire même. Mais on l'a mis au grenier. »

Nous y montâmes donc. Derrière un drap blanc, couvert de poussière et de toiles d'araignées, il était là, le tableau, elle était là, *La Joconde*, j'étais là, *moi* !

« Vous savez que la personne sur la tableau vous ressemble beaucoup ! C'est impressionnant ! me dit la femme.

_ Oui, je sais ; c'est... mon ancêtre. »

Je demandai à la propriétaire de l'auberge qui était avec moi s'il était possible de négocier un prix pour le portrait. Elle me répondit incontinent : « Vous savez, nous voulons

bien vous le vendre pour peu. On ne le trouve pas spécialement beau, et ce qui n'est pas rassurant c'est que les personnes qui avaient commandé cette chambre avaient été effrayées par le tableau. »

Je ne répondis rien pour pouvoir l'acheter mais tout de même, j'eus envie de lui rétorquer : « Mais enfin, c'est *La Joconde* ! Qu'est-ce que tu connais à l'art triple imbécile ! »

Enfin je repartis avec. Je jubilais à l'idée que le plus célèbre tableau du monde fût à moi et bientôt chez moi.

« Aïe ! »

Je m'étais tapé sur les doigts avec mon marteau. Cette saleté de clou ne voulait pas s'enfoncer dans le mur. Après maintes tentatives (qui échouèrent toutes) le clou s'enfonça enfin. Je me retournai, saisis le tableau posé sur mon lit et l'accrochai. Je pris du recul. Mon portrait était magnifique, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant. Quelle chance ! Je l'avais enfin pour moi seule ! J'étais dans un état second, envoûtée, dans une sorte de rêve. Un rêve éveillé dont on ne pouvait sortir.

Je ne parvenais pas à détacher mon regard du tableau. C'était moi, mais décidément une chose n'allait pas : le sourire. Il n'y avait pas de sourire. Du coup le portrait avait une expression presque inquiète.

Il fallut la sonnerie du téléphone pour me tirer de cette contemplation :

« Allô ?

_ C'est Roger ! Alors, tu l'as racheté ce tableau ?

_ Oui, c'est fait.

_ Je pourrai passer le voir ?

_ Ah mais... oui, bien sûr.

_ Alors à tout à l'heure ?

_ A tout à l'heure ! »

Je restai pendue au téléphone, dans lequel retentissait le « tut » incessant. Hagarde, je regardais dans le vide. Quelque chose me tracassait. Je décrétai de sortir prendre l'air. Je fermai la porte et dévalai les étages. Derrière moi un craquement se fit entendre ; je me retournai mais rien ni personne n'avait bougé.

Je marchais sans but. Mais même dans la rue, je pensais à un tel point au tableau qu'à chaque personne rencontrée je pensais voir Mona Lisa ! Son visage était partout ! Sur les affiches, sur les publicités... J'accélérai donc le pas, fuyant cette obsession, quand soudain de l'autre côté de la route, j'eus l'impression de l'apercevoir allongée par terre, agonisant sur les pavés. La vision était terrifiante. J'avais bien du mal à me remettre de ma fatigue, décidément !

Le soir je reçus Roger, qui me félicita pour ma nouvelle acquisition. Nous trinquâmes avec une bouteille de Champagne. Il ne revenait pas de la ressemblance entre le portrait et moi ! La soirée fut agréable et conviviale. Roger parti, je me couchai un peu ivre mais heureuse.

Je me réveillai en sueur. J'avais fait un cauchemar. Dans mon sommeil, Lisa tenait dans ses mains une poupée qui avait mes traits et qu'elle torturait. Je décidai de me lever, sachant par avance que je ne pourrais pas me rendormir. En passant dans le couloir, je vis passer une ombre. Le temps de cligner des yeux, et elle avait disparu. J'optai pour un effet de mon imagination, vu que mon cerveau m'avait joué des tours toute la journée et vu que j'avais bu la veille.

Le jour vint heureusement assez vite. Je comptais sur la reprise de mon activité professionnelle pour détourner mes pensées du tableau.

Mais pendant une semaine, je vécus au même rythme que cette nuit-là, partagée entre des cauchemars atroces et de terribles angoisses. Eveillée, y compris le jour, j'entendais des bruits bizarres, comme des murmures. Des murmures incessants qu'une femme psalmodiait, sur un ton menaçant. Je passais mon temps à me remémorer le crime que j'avais commis : celui d'une simple femme, qui n'avait rien demandé à personne, qui ne savait même pas à quelle célébrité son destin l'avait promise. La culpabilité et les remords me rongeaient. Que n'avais-je pas fait pour ce tableau ! J'avais volé, agressé, menti et même été jusqu'à tuer. Le souvenir du dernier rictus de Lisa, sa dernière expression avant qu'elle ne rende son dernier soupir, me hantait. Maintenant elle me fixait. Elle tenait sa vengeance.

Cette nuit-là, la peur atteignit son apogée.

Au cours d'une de mes insomnies, tandis que je lisais un roman, j'entendis un craquement. C'était un bruit sourd, pareil à celui qu'avait fait l'os de Lisa au moment où je lui avais tordu l'épaule, au cours de notre échauffourée. Je m'approchai de ma chambre, d'où venait le craquement. Mais soudain ce fut pire : en passant le seuil de la porte, j'entendis un bruit de respiration.

Affolée, je fis le tour de la pièce, sans trouver personne. J'osai une œillade au tableau : son regard me transperçait, semblait chercher au plus profond de moi-même. Terrifiée par ce regard, je me déplaçai.

Horreur !

En passant ainsi devant elle, je décelai un mouvement sur son visage : elle me suivait des yeux. Je l'observai plus attentivement et je vis sa poitrine se soulever, puis s'abaisser. Elle respirait ! Son regard ne me quittait pas. Je tentai de faire un pas, de dire quelque chose ou de crier – mais j'étais figée, aucun son ne pouvait sortir. Une voix en moi parla. Dans ma tête résonnèrent ces quelques mots : « Tu as eu tort... » C'était la voix de Lisa. Le regard du

tableau semblait ancré en moi, planté comme un pieu ou un couteau : *La Joconde* m'assassinait des yeux. Hypnotisée, je n'arrivais pas à quitter mes pupilles des siennes. J'étais sa captive.

Soudain l'inouï se produit. Le sol sembla se dérober sous mes pieds.

Une lumière venue du dehors attira mon regard. La Tour Eiffel scintillait. Je pâlis et chancelai, terrorisée par cette apparition soudaine. Une heure avant, il n'y avait que l'extension du Champ de Mars. Et maintenant s'élevait la Tour Eiffel, comme si Paris était redevenu comme avant. Comme si le monde avait recouvert son vrai visage. Comme si Mona Lisa avait repris sa place...

Mes yeux revinrent sur *La Joconde* ; c'est alors qu'en vissant ses yeux dans les miens elle fit ce qu'il était impossible qu'elle fit : elle me sourit. D'un sourire plein de menace et de reproche. Un sourire horrible... Toute l'horreur de ce sourire résidait dans sa sérénité, dans la tranquillité de sa vengeance, qu'elle tenait à coup sûr.

Dans mes derniers moments de lucidité, je compris que Mona Lisa avait bel et bien repris sa place.

Définitivement vaincue, je m'effondrai.

Épilogue

La fête battait son plein. C'est alors qu'il arriva, un peu en retard à cause d'une affaire qui avait traîné en longueur, lui qui pourtant avait organisé la soirée. Il continua d'avancer, se dirigeant vers le buffet, copieusement rempli de hors-d'œuvre et d'innombrables mets. Pendant qu'il goûtait les vins, une femme s'approcha. Il lui tendit un verre de Champagne...

« Alors, que pensez-vous de ce Champagne ?

_ Celui-ci est, ma foi, excellent.

_ Tout bonnement divin !

_ Un autre verre ?

_ Avec plaisir. Un champagne si fin, si fruité et si pétillant, ça ne se refuse pas. »

Les deux invités ne trouvèrent plus rien à se dire, l'un et l'autre continuèrent de se rassasier, quand elle lui dit :

« Et ce tableau, comment le trouvez-vous ?

_ Sur le plan esthétique, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais du point de vue technique, c'est une merveille ! Tiens ! D'ailleurs...

_ Oui ?

_ Non, non, rien... »

Mais il avait eu une idée.

Le tableau l'avait inspiré.

Il voulait fabriquer une nouvelle invention. Une invention qui serait célèbre jusqu'aux siècles à venir.

D'un nom que tous pourraient retenir. Ce nom serait écrit sur et sous toutes les peintures, gravé dans la mémoire de l'humanité, connu de chacun et admiré par tous.

Le repas n'était pas fini qu'il s'en alla. Plongé dans des pensées profondes...

Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Dans l'impossibilité de dormir, il commença à faire des plans, consacrant toute la nuit à réfléchir à ses futurs projets.

Quelqu'un frappa à la porte.

Il ouvrit. Mathurine annonça le repas. Il ne mangea pas.

Il repensa à ses projets, toute la journée.

Le temps...

Explorer le temps.

Et là l'idée inimaginable de sourdre dans l'esprit de ce génie : ouvrir les portes du temps, parcourir le temps, voyager dans le temps, par le plus génial des tableaux. Par le plus mystérieux des regards. Il ignorait seulement que la violence d'un tel voyage pouvait, à partir d'un certain âge, provoquer des pertes de la mémoire, voire une amnésie.

Il fallait choisir un modèle. Il pensa alors à cette femme qu'il avait croisée lors de la fête. Elle était de grande taille, elle était imposante, elle était belle, et son sourire...

... indescriptible.

Le modèle parfait.

Du fond de sa solitude, Léonard fut saisi d'une joie immense. Il avait trouvé le moyen de défier le temps par un simple sourire.

D'aller au-delà du sourire.

Table des matières

<u>AVANT-PROPOS.....</u>	<u>2</u>
<u>Prologue.....</u>	<u>4</u>
<u>Une rencontre.....</u>	<u>5</u>
<u>Les merveilles de Paris.....</u>	<u>7</u>
<u>Vol de nuit.....</u>	<u>8</u>
<u>Le scoop du siècle.....</u>	<u>11</u>
<u>Sorcellerie !.....</u>	<u>13</u>
<u>De l'enquête à la peur.....</u>	<u>17</u>
<u>Prison brique.....</u>	<u>21</u>
<u>Etrange.....</u>	<u>24</u>
<u>Une idée... mortelle !.....</u>	<u>30</u>
<u>Drôle de hasard.....</u>	<u>35</u>
<u>Le fugitif.....</u>	<u>38</u>
<u>A s'y tromper.....</u>	<u>45</u>
<u>Le grand voyage.....</u>	<u>47</u>
<u>Une fâcheuse rencontre.....</u>	<u>51</u>
<u>En bonne voie !.....</u>	<u>54</u>
<u>Des révélations.....</u>	<u>56</u>
<u>Un nouveau disciple.....</u>	<u>60</u>
<u>Une banale séance de pose.....</u>	<u>64</u>
<u>Vincicide.....</u>	<u>66</u>
<u>L'autre.....</u>	<u>71</u>
<u>Pas encore.....</u>	<u>75</u>
<u>Mon chef d'œuvre.....</u>	<u>77</u>
<u>A qui ?.....</u>	<u>79</u>
<u>La révolte des villageois.....</u>	<u>81</u>
<u>Le retour de Léonard.....</u>	<u>85</u>
<u>L'effet papillon.....</u>	<u>86</u>
<u>Le sourire de La Joconde.....</u>	<u>91</u>
<u>Épilogue.....</u>	<u>96</u>